

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 1. — JANVIER 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 1.

A nos correspondants. — P.-G. Leymarie.....	4
Tout est substance, vie et amour. — P.-G. Leymarie.....	2
Phénomène remarquable de psychographie. — Professeur Moutonnier.....	13
Visions de Mme de Feriem. — J. de Kronhelm.....	17
Petite encyclopédie synthétique des sciences occultes. — E. Bosc.....	19
Recherches sur l'identité des Esprits. — Julien Larroche.....	26
Le Roi J. Murat évoque Saliceti... ..	28
Psychographie. — D ^r Dusart.....	29
Le pasteur Beversluys au congrès spirite de Paris... ..	35
M. Léon Denis.....	39
Fédération spirite argentine. — Cosme Marino.....	42
La famille Hernadec. — E. Grimard.....	43
Entretiens avec trois dualités de l'espace.	51
Chez Mlle Demarez.....	54
Nécrologie : MM. Victor Biazot. — François Vincent. — A. Verrieux... ..	56
Explication demandée.....	57
Triple personnalité. — G. Béra.....	58
A ceux qui souffrent. — P.-G. Leymarie.....	62
Bibliographie : Des Indes à la planète Mars. — Dictionnaire encyclopédique universel illustré.....	63
Revue des revues.....	64

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



44^e ANNÉE.

N^o 1.

1^{er} JANVIER 1901.

A NOS CORRESPONDANTS

Depuis trente ans, je présente les souhaits des membres de la maison du Maître aux lecteurs de notre revue et à nos confrères en publicité; je renouvelle ces vœux en 1901, au nom de nos rédacteurs et de Mme Leymarie qui, depuis un an, a dirigé la librairie et la correspondance.

Merci aux personnes nombreuses qui s'intéressent à la santé du spirite de la première heure, du vieil ami d'Allan Kardec qui reprend des forces nouvelles pour servir la cause.

P. G. LEYMARIE.

TOUT EST SUBSTANCE, VIE ET AMOUR.

(Suite, voir la *Revue* de décembre 1900.)

Le berceau est le chef d'œuvre de l'insecte, la mère devant mourir en donnant naissance à ses petits, aussi crée-t-elle un abri ingénieux qui servira de mère et nourrira sa lignée future ; pour cette fin elle a des armes subtiles, perfides, poignards véritables qui servent sa maternité. La nature est froide devant nos dégoûts irraisonnés, elle soigne spécialement les espèces rongeuses de nos jardins, de nos cultures, car elles l'aident utilement à maintenir l'équilibre des espèces vivantes et, dans certains climats, ramener à l'ordre le monde végétal trop exubérant. Cette espèce rongeuse vernit ses œufs pour les aider à braver l'hiver sous la feuille que le vent roule avec rudesse.

Avant de devenir phalènes, les chenilles processionnaires sont vêtues d'épaisses fourrures.

Le puceron vivipare, puis ovipare, naît tout vivant pendant l'été, il prend à l'automne la forme de l'œuf pour résister à l'hiver ; sa mère, dans sa seule minute d'amour lui donne la fécondité pour quarante générations. Evidemment, ces êtres privilégiés doivent être indispensables et remplir une fonction nécessaire dans l'économie générale et dans l'harmonie vitale. Il y a de l'ordre partout, Parabrahm étant le mouvement, la raison même, et par lui la vie des soleils a sa raison d'être tout autant que celle du moucheron et que la géométrie qui existe dans la ruche de l'abeille.

Oui la vie invisible des êtres silencieux est infinie dans la terre, dans le ténébreux océan, dans l'air respirable, dans nos liquides et notre sang ; leur circulation est sans pareille et inaperçue. D'abord F. V. Raspail, puis Pasteur et son école en ont découvert des familles, tels les volvox ou vorticelles, les microbes ces miniatures d'insectes.

Après cette vie végétale et élémentaire vient l'insecte, être individuel et complet doué de nerfs, d'un réseau électrique très centralisé qui sert ses résolutions et ses mouvements si rapides ; dégagé du fatalisme en commun il va, avance et retourne, se meut en liberté, détermine ses appétits, sa défense, la route à suivre. Il doit vite se renouveler, et à l'aide de sa force disproportionnée avec son volume et sa taille, faire disparaître les vies morbides ; il désencombre le monde.

Tout se métamorphose dans l'ordre absolu et monte l'échelle des êtres. L'homme, ce résultat de tant de prodigieux efforts, n'a pas d'ailes pour voler mais sa pensée en a de toutes puissantes, il sait que la mort n'est que partielle, n'est qu'une naissance, l'esprit se dépouillant comme la chrysalide

et que, les germes d'une vie passée déployés dans l'action et l'amour de l'humanité restent à l'actif du désincarné.

En renaissant chez un père et une mère de son choix, il est à l'état d'embryon, cela est fatal ; s'il pouvait raisonner aux entrailles maternelles, il dirait avec un philosophe connu que dépourvu d'organes de locomotion, de digestion, il n'est rien, ne peut rien, mais que ses organes se développeront par bourgeonnement, comme chez l'insecte et le quadrupède, la nature lui ayant assigné un rôle supérieur. Alors il aura une autre vie et les cinq sens le serviront mais en attendant, de l'homme futur, il n'y a que la chrysalide. Tout est soumis à la gestation et Dieu fait bien en ses œuvres ; il est égalitaire.

Dieu exaltant la vie intérieure de l'insecte, donne aux scarabées de brillants habits de bals ; au moment de leur amour il en fait des fleurs vivantes. Aux climats pâles et moyens, aux mornes déserts ou le soleil fait de courtes apparitions, en Sibérie, il pare comme de grands seigneurs le monde des petits.

Dans nos plus hautes montagnes, sur les glaciers, on voit de nobles insectes, tels que la Rosalie au manteau moucheté de noir sur fond de satin gris perle.

Une fleur rose s'ingénie à vivre aussi au redoutable Grindelwald, dans les hautes Alpes ; cette fleur rose violet, à côté d'elle, a son frère, insecte dont les ailes sont d'un bleu céleste lustré à poudre de frimas ; il est courageux dans la froidure et conserve la couleur de l'azur, ce petit solitaire des glaciers.

La nature porte à l'infini chaque création, mais elle ne va pas de l'avant, d'une manière indiscontinue ; pour s'harmoniser elle a des reculs, des retours et alors, jugeant mieux de l'effort à accomplir pour réduire la première création elle suscite de monstrueux destructeurs qui arrêtent les monstres de fécondité, tels les insectes herbivores qui ont pondéré l'exubérance du règne végétal, puis les insectes insectivores, terribles tyrans qui modérèrent les herbivores, leurs ailes et leurs armes les rendant redoutables. L'hirondelle vint pour détruire ces derniers et toujours mieux équilibrer les espèces.

Au Brésil, à la Guyane, à l'Afrique équatoriale, dans les forêts vierges au chaos de plantes folles, les lianes étouffent les arbres géants, les pourrissent et les font s'abattre pour les faire disparaître sous leurs débris. Là, les reptiles immondes gonflés de venin, image de ce que fut le monde primitif. L'oiseau rapace aux puissantes serres, plonge dans ce milieu et en rapporte bien des monstres, mais les rongeurs sans nombre les secondent et les plus humbles des insectes pondèrent cet inextricable confusion d'arbres, de plantes, de caïmans et de serpents dangereux.

Ces destructeurs, ces rongeurs ont délivré l'arbre de l'étreinte parasite, mettant ainsi de l'ordre dans cette orgie de végétation. Ils éclaircissent les forêts et en chassèrent les monstres, l'oiseau fit le reste. Rien de plus redoutable, de plus durable que les nasicornes, les cerfs-volants, les scarabes, bêtes mieux armées que nos anciens chevaliers bardés de fer. Les fourmis et les abeilles succédèrent à ces féroces héros, il y eut plus d'harmonie et de beauté et c'est là l'histoire très impartiale de la mission des insectes.

Il n'y a point de départ méprisable et les mineurs, les rongeurs qui ont préparé la terre en la rendant habitable, doivent encore être pleins de feu et ardents au travail, car des forêts de 1200 lieues de long attendent leur action bienfaisante. L'insecte ailé qui persécute nos troupeaux et nos chevaux alanguis par l'action solaire, les remet debout à l'aide de l'aiguillon qui les presse et les sauve.

A la Guyane, chacun bénit l'armée de fourmis noires qui envahissent les maisons pour les purger des crapauds, des couleuvres, des mulots, des insectes nuisibles ; ces *fourmis dites de visite* se retirent après avoir accompli ce devoir d'assainissement mieux que qui que ce soit. Elles dévorent en conscience, font la place nette.

A l'oiseau, les atomes vivants qui volent ; à l'insecte à l'œil microscopique, les lieux inaccessibles à la gent emplumée. Quelle admirable distribution du travail utile.

L'Asie nous a donné ce qui est exquis et doux, le cheval arabe, le café, la pêche, le sucre et la soie, ce qui élève notre existence et la ravit. Il faut étudier le ver à soie dans toutes ses phases, aussi l'araignée, l'abeille et la fourmi en leurs travaux, pour les mieux admirer et les comprendre. Notre Réaumur a énoncé que bon nombre de chrysalides pourraient nous donner de belles soies pour habiller les plus pauvres, chaudement et légèrement ; il faut chercher comme ce grand savant, expérimenter et conclure.

A l'exposition de 1900, Madagascar avait des rideaux de lit merveilleux au toucher, au tissu fin et solide, obtenus avec les fils de l'Elitre, grosse araignée du pays.

Rien qu'à voir l'ardeur des mouvements de l'araignée, on sent que ce tisseur intelligent est plus qu'un insecte, que le cœur bat autrement que chez le papillon ou la mouche, le jeu de ses poumons étant semblable à celui des animaux supérieurs, aussi à celui de l'insecte car elle a un double système de respiration. Réaumur avait raison, sachons employer les talents de cette humble tisseuse, Madagascar donne l'exemple.

Dans les savanes de l'Amérique du Nord, en Guyane, en Afrique, en Nouvelle Hollande nous enseigne Smeathman sur ses planches, à dessins si parfaits, les termites, race de fourmis, accomplissent avec un art audacieux et une patience infinie, qui témoigne du génie des insectes, une espèce de

cabane de nègre de douze à vingt pieds de haut. C'est un dôme pointu, une aiguille que supportent six clochetons de cinq à six pieds de haut, une cathédrale à la Russe, solide à l'extrême et faite d'un argile plus solide que la brique cuite au feu. Le dôme est creux et le plancher intérieur qui le supporte est soutenu par la rencontre demi-creuse de quatre arches de trois pieds, solides, pointues, ogivales et de style gothique. Plus bas, les passages, les corridors, des salles plafonnées, salubres et amples pour loger un peuple qui possède un art supérieur. Ni portes ni fenêtres, mais des entrées dissimulées, éloignées, qui conduisent en plaine et fort loin. Il y a là, tous les principes de l'art véritable, le dôme portant sur lui-même, et du reste ses substruction lui suffiraient. Ici point d'arcs-boutants et de contreforts.

L'Italien *Brunelleschi* si connu dans le monde des ingénieurs, employait ce système supérieur pour ses cathédrales et ses palais.

L'eau terrible des tropiques glisse sur cette termitière. Ce dôme creux qui s'échauffe vite, porte sa salubre action aux souterrains où les œufs doivent éclore; c'est un chef-d'œuvre d'art, l'utile et le beau y ont été réunis par ces merveilleux artistes.

Pour tout ce qui concerne la fourmi, il faut lire l'œuvre de Huber; ce ne sera point du temps perdu que de constater que les rousses travaillent, que les rouges sont la race guerrière.

Tous les animaux se modifient au dehors et au dedans; en se déplaçant ils mettent leurs mœurs et leur forme en harmonie avec le milieu. Le chien géant de Perse n'est plus celui de jadis; notre Saint-Bernard, notre chien des Pyrénées, ne ressemblent plus à nos bouledogues, ces frères dégénérés des grandes races; le chien havanais n'est plus qu'un avorton de ces grands types. Transplantée la race pure et forte se déséquilibre. Ainsi des fourmis. En Amérique elles font du miel, en Europe elles ont perdu cette industrie et recourent aux pucerons, les unes avancent, les autres rétrogradent et ont perdu leur art de race éducatrice sans laquelle tout peuple périt. Les rouges, pour vivre, volent les fourmis noires qui font tout le travail et les substantent. Il y a, là, l'âme invincible en sa puissance et le triomphe de l'intelligence singulièrement partagé puisque, les noires, ou les rousses, gouvernent les rouges.

Aux États-Unis, dans l'Amérique du Sud, la fourmi, pour faire son miel y est un agent de fécondation, comme l'abeille l'est partout. Burdach, observateur sagace, a dit, livre III, ch. II :

« Cette existence harmonique va et marche au même rythme des moments de la journée. Chaque fleur au suc de laquelle est assigné un insecte, s'épanouit à l'heure où il vit de la vie la plus active, se ferme à l'heure de son repos. Ils sentent ainsi leur unité; l'amour les attire l'un vers l'autre. La plante joue ici la femelle, base fixe de création, engagée dans la nature. L'in-

secte semble le petit mâle, qui se détache de la terre, voltige en l'air, rappelé toutefois par la plante à l'unité du tout terrestre. Il est une anthère ailée, qui répand la vie aux fleurs ».

On ne saurait mieux dire d'excellentes choses en peu de mots ; l'abeille apporte à ses enfants l'âme des fleurs et leur dit de manger ce nectar divin.

Chez elles il n'y a pas de roi, une femelle est reine, ne gouverne ni ne règne ; elle est aimée, adorée légalement mais au fond, dans la ruche, tout est démocratique. Il y a là une élite intellectuelle, une aristocratie d'artistes qui dominent tout, la cité appartient à cette corporation. La foule cherche la nourriture indispensable au rucher, les cirières élaborent la cire, l'emploient avec talent, avec une géométrie parfaite ; leurs matériaux passent par elles et leur sucs intérieurs les ont vivifiés avant de les donner à leurs grandes sœurs qui les élaborent à leurs tour et la raffermissent pour bâtir solidement. Ce sont des architectes impeccables, qui donnent la forme pentagonale aux alvéoles pour les travailleuses. Les cellules royales, plus grandes, berceau des mères futures, ont la forme d'œufs oblongs, n'ont point six pans, mais elles varient le dessin et l'étendue de leur cellule, selon les obstacles, si on leur en oppose.

Ici nous n'étudions plus des choses, ce semble, mais nous étudions des âmes, des intelligences remarquables en de petits corps, et point méprisables, à moins que ce qui est volumineux modifie notre jugement moral, et c'est ce qu'il fallait prouver avec les faits, sans dogmatiser.

Donc, dans l'universalité de l'âme nous trouvons l'amour infini de Parabrahm, avec toute sa chaleur et sa tendresse, avec tout son esprit de justice distributive, qui donne à chaque être sa fonction et sa mission. Et cependant :

En l'an 1900, l'indifférence semble une règle d'adoption, très bien portée.

La nature semble nous être étrangère tellement nos goûts sont devenus superficiels ; on dirait que la science n'a plus pour l'étudiant qu'une valeur, celle de satisfaire ses agréments et sa curiosité, ou bien nous donner des applications industrielles, tandis que le but du savoir est d'approfondir les secrets que nous offre la belle nature en sa merveilleuse puissance. L'élévation de notre esprit dépend de la connaissance de son action universelle.

Donc, il faut veiller aux progrès intelligents de notre cœur en nous rapprochant de la nature ; elle seule par ses œuvres et même dans ses productions les plus minimes à première vue, pouvant augmenter la valeur de notre intellectualité.

Dieu substance universelle préside à tout ; il meut les systèmes de soleils et veille à la maturation d'un fruit, car ce sont des œuvres divines et entre elles, les degrés en plus ou en moins ne sauraient exister.

Pour s'initier aux différentes expressions des mystères de l'infini, il faut étudier aussi bien la fleur qu'une étoile et le monde sous ses aspects mul-

tibles ; c'est ce que nous avons fait dans *Tout est substance, vie et amour*, et c'est ce que nous continuons en parlant des merveilles que nous offre la végétation, en parlant aussi du soleil, cause première de toutes les réactions chimiques qui se manifestent à la surface du globe, qui donne aux trois règnes de la nature les couleurs dont ils sont parés, qui nous chauffe et nous éclaire à l'aide de la vapeur d'or inépuisable et féconde qu'il projette sur notre sphère.

Les petites fleurs qui pointent dans l'herbe et celles du monde microscopique sont égales en beauté aux troncs géants de la Californie, à l'arbre empoisonné des bords du Congo, au cèdre séculaire, à l'orchidée et à la tremblante sensitive ; réveillons nos sens émoussés en les étudiant avec attention. L'observation humaine ne peut subir deux modifications, au point de vue de l'absolu, en analysant deux objets d'égale valeur, suivant que ces deux objets sont plus ou moins accessibles à l'esprit.

Habitué à voir les saisons se succéder, une foule d'hommes n'apprécie même plus les transformations printanières et cependant, celui qui sait regarder et méditer sait qu'un spectacle différent est offert par deux espèces de plantes, que leur exode est dissemblable, depuis la première poussée de leurs feuilles jusqu'à leur but final qui donne le fruit ; elles ont pris au soleil des teintes diverses, leur structure n'est point la même, leurs fruits ont une forme dissemblable et leur goût n'a pas une saveur égale.

Là, le riche trésor du parfum des fleurs surpasse [ce qui constitue la couleur et la nuance harmonieuse de la plante, la lumière solaire en ses jeux splendides a donné des tons divers à tant de tissus variés, elle les harmonise. Contempler ces beautés variées, c'est acquérir une vertu spirituelle qui nous rapproche du grand ouvrier, de Parabrahm ingénieur-mécanicien-chimiste et physicien sans pareil dont on comprend la sublimité ; on échappe ainsi aux étreintes matérielles.

Nous ne faisons pas un cours de végétation, mais une synthèse de l'action divine qui est en tout, partout et pénètre tout.

La terre, à partir de l'équateur, a deux parties semblables qui aboutissent aux pôles ; ce sont deux montagnes à bases de 10.000 lieues de tours, dont les sommets sont couverts de frimas, de neiges éternelles, comme un mont blanc. A l'équateur, la chaleur étant au maximum, ces régions tropicales donnent des végétaux immenses, à hautes formes, plantes rayonnantes, riches de sève, qui montent vers le soleil et s'élancent toujours au-dessus des plus hautes cimes. Là les fougères arborescentes, là les aloès, les mangliers, les palmiers, les baobabs, tous végétaux plus haut que des cathédrales. En nous rapprochant des régions situées en dehors des tropiques, viennent les bambous, les mimosas, les lauriers, les oliviers ; plus haut en remontant vers le pôle, les cotonniers, les châtaigniers, les charmes ; en France le

chêne, l'orme, le bouleau, le hêtre, le noyer, les céréales diverses; enfin, aux limites de la végétation, les conifères, le pin, le sapin, le sorbier, le frêne. Vers le Spitzberg, au delà du 75° degré, plus d'arbres, d'arbustes, de plantes, rien que des saxifrages et du lichen sous la neige. Telle température, telle nature de végétation.

Par contre, soyons en Afrique où, aux contrées équatoriales se trouvent des montagnes de 3 à 7.000 mètres de hauteur; au pied de l'un de ces cônes énormes, toute la nature exubérante de ces contrées surchauffées; en gravissant peu à peu, la température décroît et nous retrouvons en montant et tour à tour, toutes les espèces végétales rencontrées en allant de l'équateur au Spitzberg; elles disparaissent, selon le degré de froid que donne l'ascension. A 2.700 mètres de hauteur, le conifère n'existe plus; à 3.500 mètres et plus, nous retrouvons les plantes de la Laponie, de l'Islande glacées, et toujours le saxifrage aux limites où règne la glace éternelle. On reconnaît là la sage loi distributive de toutes les espèces de plantes et l'harmonie divine.

Aux climats tempérés tels que la France le bon vin, le doux fruit, la fleur charmante, le chant mélodieux des oiseaux; aux équateurs de l'Afrique et de l'Amérique, où tout est imposant et majestueux, l'on n'entend que des chants graves et mesurés; un coup de marteau retentit, c'est une voix qui l'imite, comme d'autres donneront le son qu'en se brisant font les cordes d'un violon; toutes sortes de bruits étranges donnent l'étonnement subit. Au coucher du soleil ces chants bizarres mais en harmonie avec le milieu cessent et alors, la nuit survenue tout à coup, les singes gnaribas murmurent au haut des arbres, le jaguar et le tigre rugissent et un fouillis énorme de caïmans, de lézards, d'insectes terribles y grouille; si le vent souffle, courbant les cimes altières des forêts, la terreur vous envahit, tellement cela est funèbre.

Là, se trouvent les arbres à vin, à lait, à pain; le mode d'existence est adapté au milieu. Dieu prévoyant a distribué à chacun sa provende, il y a l'action impartiale et sans préférences du Grand Être pour toutes choses existantes et quand l'homme le voudra, ces forêts seront des sources de bien-être; il y faut de la volonté. C'est le soleil qui cause ces différences et qu'est-il, cet admirable agent de forces?

Nous ignorons encore ce que sont, dans leur essence et leur intimité, les rayons solaires et aussi, du soleil en soi qui lance des particules de substances par tous les points de sa surface et font 77.000 lieues à la seconde, exactement comme les corps odorants, pour nous donner la sensation de la lumière en pénétrant dans notre rétine, affirme l'école de l'émission.

Empédocle jadis, puis Kepler, Laplace, Biot, Seguin, furent partisans de l'Ondulation, avec Aristote, Hooke, Malebranche, Huyghens, Euler, Fresnel et même Descartes. Newton était opposé à l'ondulation et n'admettait que l'émission.

Le soleil, en cela semblable à une cloche, exciterait (selon les partisans de l'ondulation) simplement un mouvement ondulatoire dans une matière élastique à l'infini et subtile au possible, l'espace en serait saturé. Ces pulsations ou vibrations, en frappant notre œil, l'ébranleraient comme notre ouïe l'est par les vibrations aériennes.

Après de longues discussions quant à ce sujet (on peut les lire dans les livres spéciaux), Euler, le célèbre mathématicien à Bâle, soutint sa thèse que, si le soleil émettait continuellement des parties de sa substance, avec une vitesse excessive, il finirait par s'épuiser. La théorie de l'émission fut finalement écartée, car elle fut infirmée décisivement par les phénomènes des interférences, de la diffraction et de la polarisation, tous si intéressants et si curieux, et qui sans l'ondulation ne seraient plus applicables. Fresnel a suggéré des prévisions, a prédit nombre de faits dont la réalité a été démontrée au moyen de spéculations mathématiques fondées sur le système des ondes ; ses prévisions ont été confirmées d'une manière éclatante.

Les scientifiques ont analysé toutes les péripéties des rayons solaires, ces messagers de l'espace, en étudiant la réflexion, la réfraction, la double réfraction et la polarisation ; tout se passe-t-il comme les enseignements de l'optique tendent à nous l'inculquer ? mais dans le monde physique, d'un même coup, le rayon solaire se réfléchit, se réfracte et se polarise. En somme, comme ces manifestations ont toutes un même principe, une même loi, un même but, une même direction, pourquoi les choses ne seraient-elles point unies dans le monde par une synthèse remarquable qui leur donne leur vraie signification, en les expliquant.

Les rayons de force matériels, intellectuels et spirituels, irradiant de Dieu-Parabrahm, pôle positif de l'Univers ; interférés au pôle négatif de l'univers, les rayons de force matériels y deviennent tour à tour du magnétisme, de la matière radiante, de l'électricité, du gaz, de l'eau, des précipitations moléculaires à polyèdres réguliers, et ces transformations se faisant par quantités équivalentes, toutes les forces organiques sont ainsi ramenées à une seule force mobile et infiniment diversifiée qui, conformément à des lois déterminées, se manifestent et se transforment les unes dans les autres. Il en est de même pour tous les rayons de force. Dieu, substance universelle infinie, qui est l'ordre, le mouvement, la raison même, nous conduit à l'unité des choses sous sa direction légitime, car tout provient de lui, est harmonisé par lui et reviendra à sa source première.

Comme le soleil bienfaisant éclaire les mers et nos continents, nos savants l'étudieront mieux s'ils se mettent en communion avec Dieu-Parabrahm. Après avoir parlé des grands phénomènes de la nature, de la vie des infiniment petits, de la montagne, de l'âme des insectes, il serait utile, ce semble, de consacrer quelques pages aux animaux supérieurs qui

ont précédé l'homme sur la terre, et à l'homme lui-même qui ne pourrait vivre sans le soleil.

Or la bête c'est l'homme, a dit Toussenel qui l'avait si intimement aimée et étudiée ; aussi le terrien a-t-il pris à son service le chien, l'éléphant, le cheval, le dromadaire, le faucon, le bœuf et le mouton, en leur faisant mettre en jeu toutes leurs facultés affectives ; les chèvres, la brebis, la poule, le pigeon lui donnent, ou leur chair ou leur toison.

A l'homme désarmé, nu, tremblant pour lui et les siens, le sage Parabrahm donna le bouledogue monstrueux, à la patte puissante, à la gueule formidable ; il vit, il entendit, il sentit et courut pour sauvegarder l'homme, ce chien inestimable et si intelligent. Sans lui le terrien n'eût pas eu l'éléphant, ce second aide, si redoutable et si fin ; à eux deux ils étranglaient les fauves et portaient les enfants, l'existence devint passable et les nuits eurent des sommeils réparateurs.

Le chien ne discute pas nos questions de droit ; obéir au maître, sans murmurer c'est sa règle, se taire sa loi.

Par lui la société s'organise et « sans le chien pas de société humaine », a dit le Vendidad des Parsis et leur livre sacré. Il crée l'état patriarcal, le troupeau qui assure la subsistance. La peau, le vêtement sont là, bien effectifs, dans la main. Le berger peut perdre du temps, étudier les étoiles, faire un rudiment de science et créer les prémices de l'industrie. En astronomie, la constellation du chien raconte la gloire de ce serviteur, les anciens lui rendirent cet hommage.

Les peuples qui ne se servent pas du chien sont des anthropophages ; ils ont faim et n'ont point l'animal fidèle qui ramène le gibier, qui conduit et préserve le troupeau, qui défend nos propriétés, remplace le cheval de poste aux dures, froides et terribles contrées du Labrador, de la Russie, du Kamtschatk, où l'homme ne végète que par l'aide que le chien lui donne. Aux contrées polaires couvertes de neige, huit ou douze chiens attelés à un traîneau voyagent entre deux huttes très distantes l'une de l'autre, sans boussole, sans guide à travers la plaine sans fin, unie comme une nappe ; ils font admirablement ce service des postes, avec une intelligence hors pair. Qui n'a entendu narrer les prouesses de nos chiens des Pyrénées et ceux du Saint-Bernard, voués à la charité. Ils affectionnent les enfants, nos chers épagneuls, et toute l'espèce adore la guerre.

Les chiens de race Celte ont eu une renommée bien méritée, Grätius le poète en a dit : *Magnaue diversos extollit gloria Celtos* ; « une grande gloire est acquise aux diverses races des chiens Celtes ». Un auteur a écrit cette sentence pleine d'humour : « Plus on apprend à connaître l'homme, plus on apprend à estimer le chien. »

Sur un grand tiers de la surface du globe, règne le cheval sauvage, belli-

queux, altier, mais ses allures sont loin d'être aussi exquises que celles de l'étalon arabe à l'élégante crinière, à la queue en panache épanoui, qui claironne en hennissant ; là, il y a le travail savant de l'Arabe qui, avec le temps, a façonné la forme élégante et le tempérament du cheval sauvage, et ce cheval à la mémoire, l'adresse, le courage et l'intelligence. Dans le monde patriarcal qui vit sous la tente et au désert, jadis comme aujourd'hui, l'étalon est le compagnon de péril du chef et partage sa gloire ; sa conquête est due au chien.

La chevalerie, la féodalité nobiliaire n'eussent pas eu de splendeur sans le cheval. Le cheval anglais est inviolable en Angleterre ou la nation n'est rien, la race conquérante tout, et les lords se sont fait un cheval à leur image ; sa croupe est devenue un angle droit, taillé pour la course, il est étique, sa tête est celle d'une bique, sa bouche est dure, son pied perfide, et ses jockey ni Lapon ni singe, à l'avenant.

En France, pays de monopolisateurs en toutes choses, sauf des exceptions distinguées, nous produisons excellemment le cheval de diligence, de trait et de cabriolet ; ces derniers, pauvres bonnes bêtes que malmène le fouet des cochers et surtout, la concurrence qui galvanise les cœurs et rend âpre et féroce le négociant.

Le vrai cheval gaulois, à l'appétit si grand, au sang-froid, à la vue perçante, gracieux et chevelu comme une femme superbe, nous sera redonné, lorsque le mercantilisme qui nous écrase aura disparu ; nous serons alors, dignes d'avoir de nobles coursiers au lieu de haridelles qui déshonorent la ville lumière.

L'âne, semblable au paysan, sobre et constant, au labeur se résigne, le pauvre ; il est rusé et point sot, comme le métayer qui l'emploie à son service quotidien. Partout on réclame son appoint pour les petits travaux. Il porte les femmes et les enfants, les paniers pleins au chef-lieu, et l'ânesse qui est forte et point fainéante donne son lait à la petite maîtresse efféminée de la ville et allaite sa progéniture. Ne battons pas l'âne utile et doux, aimons-le, il nous le rendra.

Le sel ne fut pas seulement créé pour l'homme, Dieu voulut qu'on en donnât aux ruminants, surtout aux grands bœufs et à la vache laitière ; en Normandie, en Bretagne où le sel répandu sur la terre la fertilise, le bétail engraisse et son poil est luisant. Les cerfs américains font jusqu'à 600 kilomètres pour trouver les lacs salés où ils paissent le sel régénérateur. Le pigeon adore le sel.

Le taureau, transformé en bœuf, nourrit l'homme pendant sa vie à l'aide de son travail pacifique et utile, et lorsque le boucher l'a égorgé, il nourrit encore son maître et l'enrichit de toutes les parties de sa dépouille ; sa peau donne le cuir, ses os le noir animal, ses cornes tout ce qui concerne la cou-

tellerie, et d'autres produits que donne l'industrie. Si l'on a soin de lui, il est reconnaissant et le prouve à son maître par la puissance de ses efforts pendant le labeur utile; cette bête est innocente et pure, saluons-la toujours avec reconnaissance.

La mère nourricière, aux mamelles pleines de lait, la vache, ce symbole de la fécondité de la nature, est pleine de prévoyance maternelle et de tendresse pour son petit, ce qui est un sentiment admirable; elle donne la crème épaisse et onctueuse pour le beurre pur, mais le Parisien a fait de son lait si nourrissant et de sa crème, des mélanges innommés. Les nourrisseurs en emprisonnent 30 ou 40 dans des locaux peu aérés, au milieu d'une grande ville et là, ces bêtes utiles deviennent phthisiques; la liqueur lactée bue par nos ménagères et nos chers petits enfants leur fait contracter la néfaste maladie, la vache malade l'ayant contaminée. De là, une source d'autres affections surgit, et c'est tout ce que l'homme sait faire des présents divins. Parabrahm met l'harmonie en tout, ses fils terriens ne cherchent qu'à la détruire, ils falsifient tous les produits naturels.

La vache contaminée, et morte, le négociant vend sa chair et fait d'autres victimes!! en une année, ces gens-là enterrent des armées d'hommes et de femmes paisibles.

Sous toutes les latitudes tempérées nous trouvons la vache et la biche; l'antilope, la girafe et le bœuf zébu sous la zone torride; les rennes aux régions glacées des pôles. Chaque contrée, même la plus déshéritée, a eu sa part, la Providence partageant impartialement chaque pièce de son précieux mobilier; elle veille sur la destinée des globes, mais chacun de ses habitants dit-il, soir et matin: « Mon Dieu que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel »?

Considérons bien que dans l'œil du ruminant, le maître a tracé la placidité et la bonté et ces bêtes aiment le chant et la musique; les premiers législateurs des peuples et leurs poètes avaient relié l'homme et la bête par une chaîne d'harmonie. De même que chaque fleur a son nom artistement buriné sur sa corolle, chaque bête offre dans son regard la signification de son caractère. Tout porte l'empreinte divine, admirablement caractérisée.

Offrons donc le sel, au caractère de pureté sacrée, ce sel offert à Dieu par toute l'antiquité, à nos frères cadets les ruminants; nous les aurons mieux conservés en rendant leurs membres plus vigoureux, leur chair plus salubre; *nous serons le sel de la terre*, selon J.-C.

Nous pourrions citer du sanglier, du porc, du cerf, du daim, du chevreuil, du bouqueton, du chamois, du chat, du mouflon, du loup et de la loutre, des lièvres, lapins, écureuils, marmottes, castor, de la baleine, des deux phoques, etc., bien des faits intéressants, mais il faut ici ne point dépasser la mesure et savoir se limiter.

L'homme chasse et dépèce toutes ces nobles bêtes, peu à peu il en détruit les espèces, car, par atavisme, il aime à tuer, même le chevreuil, cet emblème des plus pures affections familiales et de la solidarité dans la défense des bêtes de son espèce. Le cerf, le chevreuil, le ramier, n'aspirent qu'au règne des affections pures, qu'à un seul idéal, le règne de l'harmonie auquel tendent toutes les natures d'élite, principalement la femme. Quand saurons-nous les attirer, les familiariser ? ce sera en les aimant, mais il faut le leur prouver.

Quelle conquête que celle de la baleine et celle du cachalot qui, en 15 jours font le tour du monde, des remorqueurs qui filent 25 à 30 nœuds à l'heure, qui épurent les océans et allaitent leurs petits ; aussi, celles du lamentin et du phoque, doués de la voix, facilement domesticables vu leur intelligence et leur douceur ; ces derniers eussent dévoré aux embouchures de l'Amazone, de l'Orénoque, du golfe du Mexique, les plantes vénéneuses qui y pullulent, qui propagent la fièvre jaune, l'affreux *vomito-negro*. Mais on les chasse tous, avec fureur, ces cétacés utiles, c'est une rage de destruction sans pareille ; lorsque le gain est en jeu, adieu la prévoyance et la raison.

(A suivre).

P. G. LEYMARIE.

PHÉNOMÈNE REMARQUABLE DE PSYCHOGRAPHIE

(*Écriture sur ardoises*).

VUE RÉTROSPECTIVE DU CONGRÈS PSYCHOLOGIQUE DE PARIS. — (Août 1900).

À la suite d'un article publié par M. Ed. D. Lunt de Los Angeles, dans un des journaux de la Californie, tendant à démontrer que les phénomènes d'écriture directe obtenus au moyen des ardoises, et prétendument attribués à l'influence des Esprits, n'étaient que du charlatanisme, des tours de prestidigitation, M. W. Capps, docteur en médecine à « Grand Junction » Colorado, a produit l'exemple suivant comme preuve éloquente donnée en défi à tous ceux qui, par ignorance ou de parti pris, cherchent à en imposer par des arguments fallacieux aux personnes peu ou point éclairées en la matière.

« L'écriture directe sur ardoises produite par quelque intelligence invisible est un fait indéniable, dit M. Capps, et à l'appui de cette déclaration formelle je vais vous donner la preuve certaine. Je fis l'achat de deux ardoises dans une ville située à 100 milles de San Francisco ; je les lavai soigneusement avec du savon et de l'eau et les attachai ensuite, aussi solidement que possible, avec des vis placées aux angles des cadres de bois qui entourent les ardoises. En aucun cas, en aucun moment je ne permis à qui

que ce fût d'y mettre les mains. Je me rendis ainsi pourvu de mes ardoises à San Francisco, c'est-à-dire à 100 milles de chez moi, chez un médium qui ne me connaissait pas et que moi-même je n'avais jamais vu. La séance eut lieu dans une chambre du premier étage, j'avais toujours en ma possession les deux ardoises intactes et à peine quelques minutes s'étaient écoulées que je reçus des messages signés du nom de ma femme et d'autres parents décédés dont il était matériellement impossible que le médium eût connaissance. — Le médium jusqu'à présent n'a pas vu les messages

Si quelque chose était impossible à faire, c'est que le médium les eût écrits ou que quelque autre mortel en fût l'auteur ; et si quelqu'un est assez simple pour croire que j'ai fait un aussi long voyage et payé deux dollars au médium pour me donner la satisfaction de jouer une pareille comédie, il a mes plus vives sympathies et mes plus sincères félicitations de ce qu'il n'est pas dans un asile de fous.

« Qui donc entreprendra d'expliquer ce phénomène, s'il nie l'intervention d'une force qui est en dehors de celle de l'homme ? »

Cet exemple est un nouveau témoignage apporté à l'appui d'un grand nombre de cas de même nature, établissant l'authenticité de la communion des morts avec les vivants, et affirmant l'existence d'un troisième principe supérieur à la force, de même que celle-ci est supérieure à la matière. C'est ce troisième principe, nommé esprit (âme), qui complète la trinité et qui peut seul expliquer l'univers et les diverses manifestations, c'est-à-dire l'unité et la diversité, l'ordre qui embrasse tout l'ensemble du cosmos comme un tout harmonique, régi par des lois permanentes, immuables.

S'est-il jamais trouvé un savant qui ait pu donner à ces phénomènes une explication différente ? Un chimiste qui ait découvert au fond du creuset ou de l'alambic, ce principe de vie qui anime tout et règle tout ? On a beau faire, de quelque côté qu'on se tourne, on est toujours obligé d'en revenir à l'explication spirite. C'est la seule qui prouve, d'une manière irréfutable, qu'il existe dans les phénomènes psychiques un agent intelligent, volontaire, libre et conscient de ce qu'il dit et fait. — Oui, nous le déclarons hautement et nous ne cesserons de le répéter, toutes les fois que l'occasion se présentera, c'est le spiritisme, cette intuition première de l'âme à son réveil, cette étincelle qui émane de l'esprit divin et éclaire tout homme venant au monde, qui nous initie dans les mystères de la nature, nous met en communion avec le monde invisible et, comme l'a dit le comte de Maistre, « qui explique le monde que nous voyons par un autre monde que nous ne voyons pas. »

Il ne sert donc plus de nier aujourd'hui ; le moment est venu, comme l'a dit notre honoré Rédacteur en chef, où la science doit se prononcer et dire si l'être psychique existe, non plus comme une vague et idéale entité, mais

comme un être réel associé à une forme substantielle, productrice de forces subtiles qui se révèlent par des manifestations d'ordre varié.

Nulle heure n'était plus propice, plus solennelle que celle où Paris avait convié à son Congrès psychologique les savants les plus illustres des quatre points du globe.

L'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, les Etats-Unis d'Amérique, l'Espagne, la France, la Hollande, l'Italie, la Suède, la Norvège, la Suisse y avaient envoyé un ou plusieurs délégués pour prendre part à la joute scientifique où devaient se débattre les questions les plus importantes de la vie, celles qui touchent de plus près aux destinées de l'homme. On avait le droit de s'attendre à voir sortir la vérité de la bouche des sages !

Quelle gloire pour la France ! Quelle conquête pour le progrès et la civilisation que celle que lui aurait valu un verdict d'adhésion à l'œuvre spirite, donné par l'aréopage des juges, alors que, s'associant à tous les grands génies de l'antiquité, ils seraient venus affirmer la suprématie de l'esprit sur la matière, et reconnaître que la plus belle des sciences est la théologie de l'esprit, celle qui fait remonter l'origine de l'homme à l'invisible, à la source intarissable et infinie de l'Esprit universel. — Ils ne l'ont point voulu, car ils ne l'ont pas compris ! De leur programme scientifiquement élaboré qu'est-il sorti ? — On y a parlé de « la psychologie de l'hypnotisme, de la psychologie sociale et criminelle, de la psychologie pathologique, de la psychologie expérimentale et psycho-physique, etc..., de la psychologie sous toutes ses formes, mais de la psychologie proprement dite, de celle qui traite de l'âme, de ses facultés et de ses opérations, qui prime toutes les autres, la science officielle l'a délibérément écartée.

Comme au temps de l'affaire de sinistre mémoire, où « la question ne pouvait être posée », lorsqu'un des nôtres élevait la voix pour défendre le spiritualisme, muni des plus grandes preuves de conviction et défiant à la controverse les savants de l'aréopage, un mouvement visible d'impatience se manifestait dès le début dans l'auditoire, et le président-juge fit abréger le sujet qui troublait ses opinions. Dans certaine séance de section même l'attitude de quelques jeunes pseudo-savants était plus écœurante encore. Partout un sentiment d'hostilité régnait et dominait dans la docte assemblée. — Mais, ne nous engageons pas dans des discussions oiseuses à ce sujet, écoutons plutôt les Esprits supérieurs qui parlent par la voix de nos initiés.

« La matière idéalisée nous a, par près de vingt siècle, préparés à comprendre la vie spirituelle et nous a conduits à l'ère nouvelle du spiritisme, dont le progrès, lentement et laborieusement acquis depuis que le Maître est descendu parmi nous jusqu'à ce jour, a préparé l'avènement. Le magné-

tisme est l'agent universel qui meut toutes choses : tout est soumis à l'influence magnétique ; l'attraction a lieu dans tous les règnes de la nature. N'est-ce pas une attraction magnétique qui attire le mâle près de la femelle dans les parties les plus désertes, et lorsqu'ils sont quelquefois à une grande distance l'un de l'autre ? N'est-ce pas l'attraction magnétique qui attire le principe fécondant d'une fleur sur une autre, — qui attire dans les entrailles de la terre les substances appelées à former les minéraux qu'elle renferme — qui attire les eaux pour les diriger vers les terres arides qui ont besoin d'être fécondées ?

Tout est attraction magnétique dans l'univers ; c'est la grande loi qui régit toutes choses. Quand l'homme aura les yeux assez ouverts pour en comprendre toute l'étendue, le monde lui sera soumis, car il pourra en diriger l'action matérielle ; mais, pour en arriver là, il faut l'étude longue, approfondie des causes et surtout le respect et l'amour à celui qui lui a confié ce grand moyen d'attraction. Quand l'homme aura, sous les auspices de ce respect et de cet amour, conquis avec humilité de cœur et désintéressement, par l'étude et par le travail, la connaissance de tous les fluides, de leurs diverses natures, de leurs propriétés et de leurs effets, de leurs diverses combinaisons et transformations, il aura le secret de la vie universelle et de la formation de tous les êtres dans tous les règnes, sous la double action spirite et magnétique, par la volonté de Dieu et selon les lois naturelles et immuables. Les fluides magnétiques relient entre eux tous les mondes dans l'univers, unissent tous les esprits incarnés ou non ; c'est un lien universel que Dieu nous a donné pour nous envelopper comme un seul être et nous aider à monter vers lui en réunissant nos forces ; les fluides sont réunis par l'action magnétique ; tout est magnétisme dans la nature ; tout est attraction dépendant de cet agent universel sur notre planète. Indépendamment du magnétisme minéral, végétal, animal, existent le magnétisme humain et le magnétisme spirituel !

« Le magnétisme humain, est la concentration, par l'effet de la volonté de l'homme, des fluides renfermés en lui et dans l'atmosphère qui l'entoure ; fluides à l'aide desquels il agit, à une certaine distance, de l'homme sur l'homme ou sur les choses. Le magnétisme spirituel est l'effet de la concentration de la volonté des esprits qui réunit autour d'eux les fluides, quels qu'ils soient, renfermés dans l'homme ou répandus dans l'espace ; ils disposent de ses fluides pour agir sur l'homme ou sur les choses et obtenir les effets qu'ils se proposent. »

Voilà la vérité telle qu'elle nous a été révélée par les Esprits préposés à l'œuvre et au fonctionnement de la vie, de l'harmonie et du progrès pour notre planète et son humanité.

Que ceux qui sont encore ignorants des lois universelles, des lois natu-

relles et immuables que Dieu a établies, ne nient pas ce qu'ils ne peuvent comprendre ni expliquer, mais, qu'ils méditent ces paroles et s'en instruisent, car elles sont l'expression du verbe même et renferment en elles la synthèse de la création : *Ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia. Tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui*, ainsi que l'a dit l'apôtre Paul qui sentait la puissance créatrice du Seigneur.

Professeur C. MOUTONNIER.

VISIONS DE M^{me} DE FERRIEM

(Suite).

Dans le numéro de novembre, de la *Revue Spirite*, j'ai annoncé que prochainement je publierais les détails de la catastrophe de Dux (Brix) en Bohême. Je rappelle qu'à la page 557 de la *Revue Spirite*, se trouve la « neuvième vision. Une catastrophe dans les mines de houille de Brix (Dux) en Bohême. Selon l'apparence du ciel, cette catastrophe aura lieu à l'entrée de l'hiver. » Cette vision fut publiée dans les journaux suivants : *Fuchrer* de Milwaukee (Wisconsin), le 15 mai 1897 ; *Kritik*, de Berlin, le 18 septembre 1897 ; *Zeitschrift für Spiritismus*, en mars 1897, et dans le journal *Die Seherin* de Ferriem, le 20 septembre 1899. Mad. de Ferriem eut la vision, le 1^{er} et le 2 juillet 1896 et voici ce qu'à ce propos, écrit M. Frédéric Godefroy Kerkau :

Première vision.

Le médium ferma les yeux, appuya sa main droite sur le front, et dit :
 « Quelle horreur !... quelle quantité de monde près du puits !... mais comme
 « ils sont pâles... on dirait des cadavres !... mais oui, ce sont des cadavres !...
 « Mon Dieu ! quel affreux spectacle !... On les sort du puits... on les expose...
 « et les autres sont emportés !... Ah ! combien la contrée est triste et sombre... on ne voit que des petites chaumières... Les gens que j'aperçois
 « parlent une langue étrangère... et même, ils parlent plusieurs langues...
 « tout pêle-mêle !... tous sont terriblement pâles !... Ah ! on sort du puits
 « un homme qui porte une ceinture avec une boucle luisante... Mais quel
 « froid de chien !... Là-bas j'aperçois un homme avec une lampe close, en
 « toile métallique... Ah ! je comprends, c'est une mine de houille !... tout
 « est noir et désert... je ne vois que des vieilles chaumières... Je comprends
 « ce que cet homme me dit ;... il dit : Les médecins arriveront de Brix... —
 « Ainsi, c'est une catastrophe dans les mines de houille, en Bohême ! » Le médium ouvrit les yeux et se tut.

Deuxième vision.

« Mon Dieu !... Mon Dieu !... quel terrible spectacle !... combien c'est triste

« ici... Ces pauvres femmes pleurent et se tordent les bras de désespoir...
 « Ah! les malheureuses!... leurs maris sont morts!... comme cela me fait
 « de la peine, de voir tout ceci!... et ces pauvres enfants... comme ils pleu-
 « rent..., et cette quantité de cadavres!... tous carbonisés!... Ces gens-là
 « sont des « Tchèques »... je les reconnais à leur langage... Mais voici le train
 « qui arrive!... Avec un train pareil j'ai déjà voyagé,... il vient d'Eger,...
 « donc, ceci se passe en Bohême. Ah! voici les médecins!... ils descendent
 « du train... ils portent des brassards avec des croix rouges... Ils se mettent
 « à l'ouvrage!... — Mais qu'est-ce qu'elles ont donc ces femmes, dans leurs
 « mains?... C'est une chaîne!... Mais pourquoi cette chaîne?... Elles font des
 « signes de croix!... Ce n'est pas une chaîne..., c'est un rosaire!... Elles
 « prient! Sur le train je vois les armes autrichiennes..., un aigle à deux
 « têtes!... Voici un conducteur!... J'entends ce qu'il dit : « Dans les mines
 « de houille de Dux »... cependant je lis sur le brassard « Brix »... voici les
 « infirmiers! Cette vision se réalisera dans peu de temps.

Dans mon article de novembre (*Revue Spirite*, page 681 « Avis aux lec-
 teurs. »), j'ai dit que cette vision se réalisa le 21 septembre dernier. Or voici
 ce qu'à ce sujet raconte le journal russe *Swiet* : « Dux, le 21 septembre
 « 1900. Par suite de l'explosion du grisou, une formidable détonation se
 « propagea dans toute la mine de Brix, tuant les ouvriers et éboulant les
 « galeries. 50 ouvriers trouvèrent la mort dans les flammes ; des 83 ouvriers
 « qui travaillaient dans les mines de houille de Brix, 28 ont pu se sauver.
 « Un violent incendie s'est déclaré ».

Le journal quotidien *Politik* de Prague écrit, le 21 septembre, ce qui suit :
 « Ce matin, entre 9 et 10 heures, eut lieu une terrible explosion dans les mines
 « de houille de Dux (Brix). L'incendie se déclara instantanément. Plus de
 « 80 ouvriers sont brûlés vifs. L'ingénieur Dyk et son aide furent retirés du
 « brasier dans un état déplorable. L'incendie a atteint en peu de temps des
 « proportions énormes ». Le *Rappel* paraissant à Paris, rapporte ce qui suit :
 « Vienne, 22 septembre ; *Explosion dans une mine*. Pendant qu'on était en
 « train d'éteindre un incendie qui avait éclaté dans la mine de houille de
 « Frischglueck, à Brix, une explosion terrible s'est produite, occasionnée
 « par une fuite de gaz carbonique. D'après les dépêches publiées par les
 « journaux, le nombre des victimes serait de 23 ; 7 tués et 16 blessés. On
 « croit cependant qu'il y a beaucoup plus de victimes dans la mine. Au
 « moment de l'explosion de Dux, 83 se trouvaient dans la mine ; 28 ont pu
 « se sauver ».

(*A suivre*).

JOSEPH DE KRONHELM.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE
DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE V

Les Sorts et les Sortilèges, l'Envoûtement.

Le pouvoir de jeter des sorts ou des sortilèges, de pratiquer des maléfices ou l'Envoûtement remonte à une très haute antiquité.

Le sort consiste dans certaines imprécations ou paroles magiques lancées contre une personne à qui on veut du mal.

Ce sont les sorciers et les sorcières, ainsi que les bergers qui *jettent des sorts* ou pratiquent des *sortilèges* et l'envoûtement.

La superstition populaire redoute principalement les bohémiens et les bergers, elle les considère comme des *Jettatori* des plus dangereux.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette question de la *Jettatura*, du mauvais œil?

On peut dire que les personnes adonnées à la magie noire peuvent avec l'aide d'Entités astrales malfaisantes, jeter véritablement des sorts et pratiquer des maléfices plus ou moins dangereux contre certaines personnes susceptibles de les recevoir; mais il convient d'ajouter que les personnes honnêtes sont protégées contre les mauvais sorts.

A l'aide des sorts, on peut aussi pratiquer la Divination; ce fut au moyen des sorts, que les Hébreux reconnurent que Saul avait été choisi comme roi par Jéhovah.

Dans l'Antiquité, on obtenait les sorts au moyen de dés qui portaient, inscrits sur leurs faces, certains caractères, dont on cherchait l'explication sur des tables dressées à cet usage, d'après les règles de l'Astrologie.

Le sort en est jeté (*Alea jacta est*) est une expression proverbiale très ancienne.

L'un des sorts le plus redouté de tout temps, est celui connu sous le terme de *nouer l'aiguillette*, et qui consiste à empêcher les jeunes époux de consommer l'acte du mariage.

Tous les livres de démonographie donnent de nombreuses formules propres à enrayer les effets de ce sortilège, dont l'invention remonterait à Cham, suivant les Rabbins juifs. Il remonte en tous cas à une haute Antiquité, puisque Ovide et Virgile en font mention dans leurs œuvres.

Les maléfices principalement, l'Envoûtement devinrent au xvi^e siècle si nombreux que les magistrats sévirent violemment contre eux. Et fait bizarre l'envoussure ou envoûtement qui consiste à faire une figure de cire et la piquer au cœur pour faire périr lentement la personne objet de l'envoûtement, cette pratique disons-nous, s'est retrouvée jusque chez des peuplades de l'Amérique du Nord.

Un autre maléfice très répandu, c'est le *Scopélisme*, c'est-à-dire le sort

opéré, au moyen d'une pierre ensorcelée, et qui a répandu la terreur aussi bien chez les anciens que chez les modernes. Tout individu qui trouvait sur son chemin une pierre ainsi maléficiée était certain de mourir à bref délai ou du moins d'éprouver une série de malheurs et de désagréments.

Les sorciers voulaient-ils rendre un champ stérile : ils y jetaient des pierres ensorcelées. Il fallait bien qu'il y eût quelque chose de vrai dans cette pratique, puisque à Rome, ceux qui étaient convaincus d'avoir pratiqué ce sortilège étaient punis de mort, comme ayant commis un crime véritable. (*Digeste*, LIVRE XLVII, titre II, 1,9).

Dans l'Inde, le sort jeté par les yeux : le mauvais œil est, dénommé *Dritchy-Dotcha*. Tout être animé (plante ou animal) est susceptible de pouvoir recevoir ce sort. On a même la coutume pour préserver contre ce maléfice, les plantes, les arbres, les fruits de la terre de dresser dans les champs une perche au bout de laquelle on attache un vase de terre blanchi à la chaux extérieurement, lequel vase a pour but d'attirer les yeux du *Jettatore* ou Sorcier qui, en regardant le vaisseau de terre, oublie de regarder le champ et partant de l'ensorceler.

Dans *Souvenirs d'une voyante*, Claire Vautier (1) nous donne quelques renseignements au sujet de l'Envoûtement que nous consignons ici :

« J'ai parlé du moyen âge pendant lequel l'Envoûtement semble avoir joué un rôle néfaste plus important qu'à aucune autre époque.

« La naïveté de ses pratiques paraît seule l'avoir ainsi vulgarisée.

« Dès les civilisations primitives, l'envoûtement surgit et demeure en l'Esotérisme de la révélation. Il est partie intégrante et résolutive de l'être fluide incorporé. On en retrouve les secrets dans les premiers documents hiératiques.

« Le mercautilisme fatalement suscité par l'état social d'un peuple, souleva le voile des mystères. Isis vendit ses faveurs que la haine vulgaire et personnelle paya.

« Les Grecs pratiquaient l'Envoûtement jusque dans le bas peuple. Ils formaient une statue et la blessaient pour faire souffrir de même souffrance ceux qu'ils avaient voulu représenter. Il n'est pas une religion, tant obscure soit-elle qui ne renferme cette superstition. »

Au pays de Songhoï, le roi Askia Iskak, aidé d'un magicien, pratiqua l'envoûtement sur Arbinda, fils de sa sœur, appelé par le peuple à lui suc-

(1) *Echo du merveilleux*, n° 65, septembre 1899. — Cf. Egalement un très intéressant volume de MAB. L'ENVOÛTEMENT, 1 vol. in-18 de xvi-331 pages, Paris, 5, rue de Savoie et en vente aussi à notre librairie. Dans ce volume on étudie la question de l'envoûtement sous toutes ses faces et, après l'avoir lu, le lecteur sait parfaitement à quoi s'en tenir sur cette intéressante question, qui a été étudiée de nos jours par des savants de premier ordre.

der. Le magicien se fit apporter un vase plein d'eau sur lequel il prononça des paroles magiques. Une *poupée* en sortit qui fut frappé d'un fer. Au même moment, sans qu'on sût comment, Arbinda mourait.

Un juif nommé Labaïd, fit de même un enchantement, qui faillit tuer Mahomet. Mais Dieu envoya à celui-ci deux *Sourates* (versets) qui eurent le pouvoir de sauver le prophète.

Dans l'Inde pour préserver les personnes des sorts et de l'envoûtement, on pratique une cérémonie dénommée *Aratty*; ce sont les femmes qui l'accomplissent, sauf les veuves, qui ne sont pas admises dans les cérémonies domestiques, car leur présence porterait malheur.

Voici comment on pratique ce rite : dans un plat de métal, on place une lampe remplie d'huile de sandal; on en allume la mèche, puis une des femmes de la maison, quand son mari, son père ou un parent quelconque entre dans la maison, le dit membre de la famille prend le plat et l'élève à la hauteur de la tête de celui pour qui est accomplie la cérémonie et portant ainsi cet ustensile, il décrit trois ou sept cercles suivant l'âge ou la condition de la personne.

L'*aratty* se fait publiquement trois ou quatre fois sur les personnes de distinction. Tout noble visiteur de la famille qui pénètre dans une maison hindoue reçoit l'*aratty* des mains des jeunes filles, car cette cérémonie leur est ordonnée par le chef de la famille. On pratique également l'*aratty* sur la statue des Dieux; ce sont les *Danseuses du temple* qui sont chargées de cette cérémonie, qu'elles accomplissent après toutes les autres.

On fait également l'*aratty* sur tous les animaux domestiques : chevaux, éléphants, taureaux, chèvres, moutons, etc.

Dans l'*aratty*, on utilise souvent au lieu de la lampe à l'huile de sandal, un vase contenant de l'eau parfumée au sandal, ou avec des fleurs du *crocus vernus* (safran), laquelle eau est colorée avec du vermillon et bénie par l'immersion de quelques tiges de *Cousa* (herbe divine).

Nous ne parlerons pas des procès de sorcellerie, ni du sabbat et de ses cérémonies, ni de l'onction magique ainsi que de la messe noire, car cela nous entraînerait trop loin; du reste, dans le chapitre de la Démonologie, nous aurons l'occasion de fournir d'autres renseignements qui compléteront le présent chapitre.

CHAPITRE VI

PSYCHISME ET PSYCHURGIE

Qu'est-ce que le Psychisme? C'est un néo-terme pour exprimer une chose bien ancienne et les Dictionnaires usuels de notre langue, Littré en tête, ne le définissent point. Nous dirons donc que le *Psychisme* est l'ensemble des

connaissances de ce qui se rapporte à l'âme ; c'est une très vaste science comme pourra s'en convaincre le lecteur en lisant et en étudiant le présent chapitre.

Ce néo-terme a créé les suivants : Psychurgie, Psychique, Psychologie, Psychomètre, Psychométrie, etc. — Cf. DICTIONNAIRE D'OCCULTISME et de PSYCHOLOGIE, 2 vol. in-12 illustrés.

Avant de pénétrer au cœur de notre sujet, nous devons donner l'explication de ce terme nouveau et de ses dérivés.

Disons tout d'abord que bien des écrivains croient à tort que ce terme est synonyme de *Psychologie*, c'est là une erreur, car la Psychologie est la science de l'âme, en tant qu'étude purement métaphysique ou bien encore une étude des facultés intellectuelles ou morales de l'âme. Aussi nomme-t-on *Psychologue*, *Psychologiste*, celui qui s'occupe de psychologie et non de psychisme ; ce dernier est dénommé *Psychiste* et *Spirite* suivant le cas. Enfin, on nomme *Psychose* l'ensemble des maladies de l'âme, des maladies psychiques, dont on commence à s'occuper depuis fort peu de temps et qui ont une si grande influence sur la santé physique de l'homme et sur sa moralité surtout.

Un jour les médecins ne traiteront les malades qu'en utilisant les effluves humains comme véhicules de guérison. Le médecin guérira par la Foi. Le Dr Charcot, longtemps après Paracelse, a entrevu, quelques années avant sa mort, tout le parti avantageux qu'on pouvait tirer de la suggestion, de la foi pour guérir des maladies réputées jusqu'alors incurables. Les Drs Luys, Bernheim, Beaunis et toute l'Ecole de Nancy utilisant l'aura humaine ont pu transférer des maladies d'un individu à un autre individu et faire absorber des remèdes par suggestion ou mieux par auto-suggestion, tout cela rentre dans le domaine du PSYCHISME.

Mais se dira le lecteur qu'est-ce que l'*Aura* ?

C'est une sorte de rayonnement qui se dégage de l'homme et qui l'entoure comme d'une enveloppe, comme d'un voile véritable. L'homme n'est pas seul à posséder une aura, tous les corps quels qu'ils soient en ont ; les animaux, les végétaux, de même que les minéraux, possèdent des auras, mais chez les animaux, les végétaux et les minéraux, cette sorte de nuage lumineux d'atmosphère brillante a moins d'étendue qu'autour de l'homme. Chez celui-ci, cette étendue est variable, elle a plus ou moins d'amplitude suivant le degré d'avancement intellectuel et surtout moral de l'individu.

Cette aura peut varier de 30 centimètres à 55 centimètres et plus suivant le degré de spiritualité plus ou moins élevé du sujet.

L'aura affecte une sorte d'ovale autour du corps humain, d'un œuf, dénommé pour cela *œuf aurique*.

Généralement plus l'aura s'éloigne du corps de l'homme et plus il

s'éclaircit, jusqu'au point où sa périphérie se fond graduellement dans l'air ambiant. — L'observation attentive de l'aura montre qu'il est formé de zones distinctes, correspondantes à des états différents de matières, qui forment bien des auras distinctes, mais qui s'interpénètrent de la même manière que le double aithérique de l'homme pénètre son corps et c'est bien à tort qu'on a comparé ces auras successives aux couleurs du spectre solaire, car, chez ce dernier, les couleurs sont parfaitement distinctes et ne se pénètrent que par leurs bords de contact.

On est à peu près certain, mais on ne saurait encore l'affirmer, que, comme tout ce qui existe dans la nature, l'aura est sextuple, mais les meilleurs voyants, les meilleurs psychomètres ne peuvent guère distinguer que cinq parties ou couches de l'aura.

C'est à l'aide de l'aura que se déplace le corps astral et que se produit l'extériorisation de l'individualité. Il ne faut pas confondre l'aura humaine avec l'aura hystérique et l'aura épileptique (1); ceux-ci, en effet, ne sont que des déséquilibres de l'aura normale, de l'aura vitale, de l'aura de la santé.

Les Hindous et les Egyptiens de l'Antiquité ont parfaitement connu l'Aura; chez ces derniers, cette émanation était même figurée par une sorte de vapeur plus ou moins intense, qui se dégageait du cœur, s'élevait de là, à la hauteur de la tête et se répandait surtout autour de celle-ci.

Chez les Chaldéo-Assyriens et chez les Hébreux, cette émanation se nommait *Airrid*, termes qui signifient souffle, aura, esprit vital, fluide animique, couverture, etc., car tous ces termes sont dérivés du verbe hébreu *Begd*, (couvrir); en effet, l'aura couvre en entier le corps de l'homme comme d'une enveloppe véritable.

Paracelse nomme l'aura l'*Evestrum*, mais il lui donne un sens un peu différent de ce que nous avons vu : Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Si nous voulons parler de l'*Evestrum* sous son double aspect (mortel et immortel), nous dirons que chaque chose a son *Evestrum*, que l'on pourrait comparer à l'ombre que projette un objet sur un mur. L'*Evestrum* naît avec le corps, croît avec lui, et lui reste attaché aussi longtemps que la moindre particule de matière existe encore. Chaque chose, qu'elle soit visible ou invisible, qu'elle appartienne à la matière ou à l'âme, possède son *Evestrum*; *Trarasmès* est le pouvoir invisible qui se manifeste au moment où le sens intime (perception intérieure) commence à se développer dans l'homme.

(1) Sous ces termes, il faut entendre l'ensemble des phénomènes qui s'accomplissent dans ces divers états, ce dont ne semble pas se douter Littré, qui définit ainsi, dans son *Dictionnaire*, ces états : « Sensation d'une sorte de vapeur qui paraît sortir du tronc ou des membres avant l'invasion des attaques d'hystérie et d'épilepsie : aura hystérique, épileptique; Etymologie *aura* souffle (?) »

L'*Evestrum* porte, imprimé en lui, les événements futurs et procure ainsi les visions et les apparitions, mais le *Trarasmès* produit une exaltation des sens (1).

« Les Sages seuls peuvent comprendre la véritable nature de l'*Evestrum* et du *Trarasmès*, le premier agit sur les sens de la vue (*aura* pour nous), le second sur le sens de l'ouïe (magnétisme, électricité, télépathie, etc.).

« L'*Evestrum* occasionne des rêves prophétiques, tandis que le *Trarasmès* communique avec l'homme en lui faisant entendre des voix ou résonner de la musique ou des sons à son oreille intérieure (claire audience).

« Quand un enfant naît, il porte avec lui un *Evestrum*, constitué de telle sorte, qu'on peut y lire à l'avance les actes et les événements futurs de la vie de l'enfant devenu grand. Si cet individu est sur le point de mourir, son *Evestrum* peut indiquer l'approche de la mort par des coups frappés, par des bruits inusités, par le mouvement des meubles, etc., etc.

« L'*Evestrum* de l'homme vit avec lui, reste après la mort de l'individu dans la sphère terrestre, il est relié sympathiquement à la partie immortelle de l'individu; il peut donc jusqu'à un certain point, et dans des conditions particulières, révéler l'état d'âme de la personne à laquelle il a appartenu ».

Ces *Evestra* ne sont donc point l'âme des morts errants dans l'espace, ils ne sont, pour ainsi dire, que le double éthairé des individus auxquels ils ont appartenu; ils demeurent sur la terre jusqu'à la dernière oxydation ou destruction des cellules du corps physique.

Il y a lieu ensuite de distinguer divers *Evestra* : l'*Evestrum propheticum*, l'*Evestrum mystériale*. — Le premier est pour ainsi dire l'avant-coureur des événements qui s'accomplissent dans le monde, car il ne faut pas oublier que l'*Evestrum* tire son origine de l'activité collective de l'Univers, aussi l'*Initié*, qui comprend la véritable nature des *Evestra prophetica*, est un *Voyant*, un *Inspiré*.

Le bien et le mal ont chacun leur *Evestrum mystériale*, à l'aide desquels, on peut reconnaître leur existence et leur attribut. Celui du bien révèle tout ce qui est beau et tout ce qui est bien, il peut illuminer les esprits; on peut, par l'*Evestrum* du mal, prédire les maux futurs qui désoleront le monde; de même, il répand sa funeste influence sur celui-ci.

Enfin, si nous nous en rapportons à Paracelse, « le corps astral est plus actif chez l'homme endormi que chez l'homme éveillé, c'est pour cela que l'homme peut avoir des rêves prophétiques (2) ».

(1) Ne pourrait-on pas aussi reconnaître le fluide magnétique ou hypnotique des modernes dans la description faite par Paracelse.

(2) In. *La Psychologie devant les sciences et les savants*, 4 vol. in-18. Paris, 1894.

Suivant le degré d'avancement intellectuel et moral de l'individualité, l'*aura* comporte des couleurs et des tonalités diverses. L'Echelle aurique possède une gamme de nuances très étendue, qui va du brun le plus intense au bleu turquoise en passant par les tons chocolat, gris foncé, gris violet, gris clair, gris perle, pour atteindre au vert au bleu cobalt, bleu turquoise. Ces derniers tons ne se voient que chez des personnes qui possèdent une haute spiritualité.

Les personnes qui ont l'*aura* bleu, sont peu sujettes à subir la volonté et les influences étrangères ; elles ont une grande faculté de perception.

L'*aura* peut rayonner bien loin de l'individu c'est ce pouvoir de rayonner au loin qui permet les manifestations psychiques, dites *Télépathiques*, absolument indéniables aujourd'hui.

Aussi quand les spirites affirment que les communications qu'ils reçoivent émanent uniquement des désincorporés, des désincarnés, ils se trompent, car des vivants endormis, entrancés, en léthargie, peuvent faire écrire des vivants, nous l'affirmons pour l'avoir vu de nos propres yeux vu, ce qui s'appelle vu.

Ce même rayonnement de l'*aura* explique comment certains clairvoyants peuvent voir très loin auprès de certaines personnes des faits de leur passé, de leur présent et parfois de leur avenir.

Quand une personne a un fluide clair et rayonnant (lumineux), le clairvoyant voit très facilement, parce que son fluide astral se mêle à l'*aura* de cette personne et se confond avec lui, l'interpénètre, de sorte que le clairvoyant naturel peut lire comme dans un livre ouvert toute l'histoire de la personnalité observée ; tandis que, le même clairvoyant a beaucoup de peine à lire dans l'*aura* de la personne qui n'a aucun pouvoir de projection aurique.

C'est grâce à l'*aura*, à l'*astral*, qu'un peu avant sa mort ou dans une grave maladie, un moribond ou un malade peut se dégager de son corps physique et apparaître loin de ce corps à un ami ou à une personne sympathique (*Télépathie*).

Il n'y a même pas lieu de s'étonner de ce fait, car, l'état de trouble qui précède la mort est une sorte d'hypnose, à un degré si intense, qu'il permet le dégagement conscient ou inconscient du moribond ou du malade et ce dégagement le rend clairvoyant.

On est parvenu à fixer par la plaque photographique, sur des plaques Lumière, les effluves humains : Fluide odique de Reinchenbach, fluide magnétique de Mesmer ; je ne doute pas qu'on ne puisse fixer très prochainement, d'une manière très saisissable, les auras qui sont divers et diversement colorés, comme nous l'avons vu, mais qui changent également d'aspect et de tonalité, suivant les divers états d'âme, suivant aussi les divers

caractères et tempéraments, suivant les diverses passions qui agitent l'homme : amour, colère, jalousie, quiétude, angoisse, etc.

Diverses personnes croient avoir obtenu des photographies de l'aura ou effluves humains ; nous sommes persuadés que ces personnes se trompent et confondent les effluves caloriques et l'aura proprement dite.

L'âme humaine, qui a une partie matérielle et perceptible, est, elle aussi, susceptible d'être colorée par l'aura ; d'après un auteur anglais, elle peut être colorée en jaune, en rouge, en gris, en bleu et autres couleurs ; mais je ne saurais insister sur ce point n'ayant pu l'expérimenter et m'assurer du fait par un clairvoyant et *a fortiori* par moi-même.

(A suivre).

E. Bosc.

RECHERCHES SUR LES IDENTITÉS DES ESPRITS

Mme Lay-Fonvielle, médium à incarnation.

A cette heure où les phénomènes psychiques sont en honneur et où les faits spiritiques, contestés seulement par les ignorants, sont expliqués de diverses façons par les chercheurs impartiaux, il est utile de recommander au public des médiums doués de qualités véritablement remarquables.

Mme Lay-Fonvielle, venue il y a quelques mois de Toulouse, pour établir à Paris, 30, place Saint-Georges, un salon de consultation, est assurément un de ceux-là.

Le 22 novembre dernier, vers cinq heures du soir, j'eus la bonne fortune de me mettre en relation avec ce médium qui a mérité un rapport au Congrès spiritualiste de 1900.

Je suis introduit dans un salon auprès de Mme Lay-Fonvielle qui m'invite à m'asseoir devant une table où elle prend place en face de moi. Le médium se met à lire sur un livre étalé devant lui la prière bien connue : « Je prie le Dieu tout-puissant de nous envoyer de bons esprits, etc... ». — Elle n'a pas achevé les premiers mots qu'elle tombe aussitôt en transe, les poings se crispent, la tête est agitée de mouvements convulsifs, les traits se contractent et changent d'expression. J'ai tout de suite l'impression qu'un invisible s'empare des organes du médium. Et, quand je l'interroge, ce n'est plus Mme Lay-Fonvielle que j'ai en face de moi, mais une personnalité différente qui me tutoie et se dit être Julia, l'esprit familier du médium.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable ici, c'est que le timbre de voix a changé ; l'accent n'est plus le même, ce n'est plus plus la voix de femme un peu grave que j'avais remarquée dès le début, mais la voix claire et argentine d'un enfant.

Julia me demande ce que je désire. — Je la prie de me mettre en rapport

avec une personne décédée il y a plusieurs années, que j'évoque mentalement. Quelques secondes après elle me donne une description détaillée de la personne qui correspond bien avec son caractère et sa physionomie. A mes questions sur l'âge qu'avait la personne au moment de son décès, sur la nature de sa maladie, elle me répond très exactement. Sur ma demande, elle me donne la première lettre du nom de famille et le prénom entier de la femme évoquée.

Je n'avais plus à ce moment de doute sur l'identité de l'esprit, bien que certains pourraient voir dans ces faits des transmissions de pensée à l'état d'hypnose. Mais pour confirmer ma foi dans la présence de l'invisible que j'avais appelé, Julia me dit exactement la nature des communications que j'avais eues auparavant avec le même esprit. J'insistai plus particulièrement sur les phénomènes très remarquables que j'avais obtenus par l'intervention de la même personnalité, et, à mon grand étonnement, elle me dit que j'avais obtenu quatre apports : ce qui correspondait exactement à leur nombre.

Je n'ai pas jugé à propos de tenter de substituer, comme d'autres l'ont fait paraît-il, la personnalité évoquée à celle qui possédait le médium en ce moment pour avoir d'autres preuves d'identité. Toujours est-il que je n'aurais pas été convaincu depuis longtemps de la réalité des communications spiritiques que cette expérience aurait suffi à dissiper chez moi tout doute à cet égard.

Une personne de mes relations qui a consulté dernièrement Mme Lay-Fonvielle, sur ma recommandation, a été très satisfaite des renseignements qu'elle a obtenus, en interrogeant le même esprit, sur une partie de sa vie passée, sur son état présent, avec des détails circonstanciés se rapportant exactement à la réalité. Le médium lui a dépeint la physionomie d'une personne qu'elle avait connue intimement.

Telles sont les expériences de clairvoyance médiumnique que j'ai cru de mon devoir de relater dans cette revue.

Comme je le disais ici même, il y a quelques années, ces recherches sur les identités des esprits ont une importance capitale au point de vue spirite. Bien que ces preuves d'identité n'aient qu'une valeur purement subjective et ne soit convaincantes que pour l'évocateur, il n'en est pas moins vrai qu'il viendra un jour où elle se multiplieront assez pour gagner à la cause spirite beaucoup de personnes qui ne sont retenues que par des préventions injustifiables de démonophobie ridicule ou de matérialisme endurci.

Paris, décembre 1900,

JULIEN LARROCHE.

LE ROI J. MURAT ÉVOQUE SALICETI

Cher Monsieur Leymarie : On sait que le général Joachim Murat (1771-1875) fut proclamé, après son mariage avec Caroline, sœur de Napoléon I^{er}, roi de Naples, le 1^{er} août 1808, sous le nom de Joachim I^{er}. Il s'intitulait roi des Deux-Siciles et jamais il n'étendit sa domination au delà du détroit.

Or, durant son règne, dans le courant de l'année 1809, il y avait à Naples, un homme qui s'occupait des évocations d'esprits. Une dame de la cour, d'une grande piété, très digne de foi, prétendait que, par le moyen de cet homme, elle s'était entretenue avec sa mère, morte depuis plusieurs années.

Un vieux capucin de la famille des Palmieri avait déclaré qu'il avait aussi, par le moyen du même homme, vu son cousin et causé avec lui quoique décédé depuis bien des années.

D'autres faits semblables, reconnus comme authentiques, s'étaient passés en ce temps-là, à Naples, produisant une grande impression.

Joachim Murat avait aussi souvent entendu parler de ces évocations et de l'homme extraordinaire qui les faisait ; or, en 1810, mourut à Naples le célèbre Christophe Saliceti, ministre de la Guerre et de la Police, qui montra dans son administration beaucoup d'énergie et d'habileté et se fit beaucoup d'ennemis ; par conséquent ils furent soupçonnés de l'avoir empoisonné.

Le roi qui depuis longtemps avait en tête la conquête de l'île de Sicile, au pouvoir alors de l'Angleterre, ne pouvait pas, malgré les recherches les plus minutieuses, trouver les cartes sur lesquelles figurait le plan d'attaque et celui du siège, qui avait été confié au ministre de la Guerre Saliceti. Sachant qu'il y avait à Naples un homme qui évoquait les esprits, le roi résolut de le consulter, espérant retrouver, de cette manière, les cartes et les documents qu'il avait en vue et qui le préoccupaient vivement.

Il se rendit au logis de l'évocateur, fut introduit dans une chambre du rez-de-chaussée. Un vieillard de taille moyenne s'approcha de lui, s'inclina profondément en demandant ses ordres. Joachim Murat lui fit connaître la cause de sa visite, et écrivit à cet effet le nom de Saliceti sur une feuille de papier qu'il présenta au vieillard. Celui-ci le conduisit à l'étage supérieur, l'introduisit dans une chambre tendue de noir et lui dit, en s'éloignant, d'attendre l'arrivée du ministre. Le roi s'assit sur un fauteuil, regardant autour de lui et ne vit rien d'extraordinaire dans cette chambre, sinon qu'elle était tendue de noir et qu'au milieu du fond, pendait un long et large rideau qui devait cacher une ouverture ou une fenêtre ; un léger bruit partit du fond de la chambre, le rideau se souleva et il vit apparaître, derrière la fenêtre, qui était pourvue d'une grille de fer, la figure du ministre Saliceti. Après

un salut cordial, le roi lui parla aussitôt des plans égarés, comme d'une chose qu'il avait fort à cœur. Saliceti n'hésita pas un instant et lui indiqua, avec précision, l'endroit où il les avait cachés en l'invitant à les chercher immédiatement.

Le roi et l'apparition causèrent encore pendant quelques minutes, mais comme Murat tentait d'interroger Saliceti sur la destinée des âmes après la mort, la figure du ministre s'effaça peu à peu et disparut. Au même moment une main invisible baissa le rideau mystérieux.

Le lendemain, le roi chercha en personne les documents dans l'endroit que Saliceti lui avait indiqué et y trouva intacts les plans et les cartes qu'il avait si longtemps cherchés en vain.

Joachim Murat, qui ne savait rien de là doctrine des spirites, était persuadé qu'il avait vu et s'était entretenu avec le diable ; voulant être bien noté chez son peuple fanatique et crédule à l'excès, il défendit sévèrement de continuer à provoquer les apparitions surhumaines. — Le fait de l'apparition du ministre Saliceti s'était vite répandu dans la ville et était généralement connu. Si les biographes du roi Joachim Murat n'en ont jamais fait mention, c'est qu'ils n'y attachaient aucune importance.

Joseph de KRONHELM

PSYCHOGRAPHIE

Voir la revue de 10 novembre 1900

On voit actuellement en Amérique, dans les séances publiques, un psychiste d'un très grand pouvoir, Charles E. Watkins, de Cleveland, Ohio. Je vais extraire d'une série de rapports sur les phénomènes observés en sa présence, ce qui a plus particulièrement trait au sujet qui m'occupe ici, mais j'aurai occasion d'y recourir de nouveau, avant que ce travail soit terminé.

Mon ami, M. Epes Sargent, de Boston, U. S. A. que rien ne lasse dans ses efforts pour convaincre un monde incrédule, qu'il existe en nous et hors de nous bien autre chose que ce que les matérialistes voudraient nous faire croire, a publié dans le *Spiritualist* du 12 octobre 1877, un récit très net des expériences qu'il fit avec Watkins. Le 18 septembre, nous dit-il, il acheta une ardoise neuve, protégée par une couverture en carton et se rendit Beach Street, 46, Boston, résidence temporaire de Watkins. Celui-ci était manifestement dans l'état d'esprit le plus défavorable, tourmenté, hors de lui, positivement malade, en un mot la disposition la plus détestable, pourrait-on croire, pour attendre le succès d'expériences qui demandent par-dessus tout la passivité et le calme du Psychiste. Il ne semble pas cependant que, dans le cas présent, cela ait produit aucune modification.

M. Sargent était seul et l'on était au milieu d'une claire et lumineuse

journée de septembre. Tous les phénomènes tendaient à démontrer les relations avec le monde des Esprits. M. Sargent écrivit six noms sur six fragments de papier, en cachant bien à Watkins le mouvement de sa main. Du reste, Watkins lui tournait le dos et ne faisait aucun mouvement pour voir ce qui était écrit. Sans toucher aucun des billets, Watkins en les indiquant seulement du bout de son crayon, donna le nom écrit sur chacun d'eux. M. Sargent les déroula chacun à leur tour et il se trouva que chaque indication était exacte. Cette faculté de clairvoyance était réellement très développée et je pense que cet état suprasensible accompagne fréquemment la disposition qui favorise le phénomène de Psychographie.

Voici la partie du récit de M. Sargent qui a trait à notre sujet :

« Il me tendit deux ardoises que j'essayai soigneusement avec une serviette humide que je me fis apporter. Les circonstances qui suivirent vinrent démontrer d'une façon absolue le mal fondé de la théorie qui soutient que l'on peut, par un procédé chimique, écrire sur une ardoise des caractères qu'un nettoyage ne peut enlever, mais qui redeviennent visibles au bout de quelques minutes. M. Watkins ne toucha pas les ardoises après que je les eus nettoyées. Il se borna à poser entre elles un fragment de crayon et me recommanda de les éloigner de toute la longueur de mon bras. Je le fis après m'être convaincu encore une fois qu'elles ne portaient pas la moindre trace de lettre quelconque sur l'une ou l'autre de leurs surfaces. Je tins les deux ardoises réunies dans ma main gauche, en les éloignant à une distance de quatre pieds du médium. « Entendez-vous écrire ? » demanda-t-il. J'y appliquai mon oreille et j'entendis distinctement le léger grincement du bout de crayon. « C'est fini. » dit-il lorsqu'un léger coup se fit entendre sur l'ardoise. Je ne vois pas comment on eût pu avoir le temps d'écrire autre chose qu'un seul mot. Cependant, lorsque j'écartai les ardoises, je trouvai à la surface de celle du dessous une lettre de cinquante-quatre mots, signée du nom d'un frère qui n'était pas parmi ceux que j'avais inscrits sur les billets. Le caractère de l'écriture était tout à fait particulier, mais ne donnait aucune preuve sérieuse de l'identité de l'écrivain. Cette écriture avait bien quelque ressemblance avec celle de ce frère, mais je n'avais aucun échantillon qui me permit de faire une comparaison avant que l'ardoise fût nettoyée.

Une preuve bien meilleure m'était réservée. La petite ardoise recouverte de carton, que je venais d'acheter une heure auparavant, était restée sans être touchée, sur la table à côté de mon coude droit. M. Watkins la prend, enlève la couverture, pose à la surface de l'ardoise un fragment de crayon d'ardoise, repose la couverture et me tend l'ardoise ainsi préparée. Je sais positivement qu'elle n'a subi aucune manipulation et qu'on n'a eu ni le temps ni la possibilité de la truquer. Je sais, autant que ma raison peut me permettre de l'affirmer, qu'il n'y a eu de ma part ni préoccupation ni expect-

tation, comme facteur du phénomène. J'examinai l'ardoise sur les deux faces, je m'assurai, quoique dans cette occasion il n'y avait eu aucune possibilité de le faire, qu'on n'avait rien machiné et il se trouva que le nom qui y fut écrit était celui d'*Anna Cora Mowatt*, plus tard, *Ritchie*, aux funérailles de laquelle j'assistai à Kensal, Green, à Londres, où je rencontrai MM. Varley, D. D. Home, Harrison, Mme Cox et d'autres spiritualistes.

Je tins une seconde fois mon ardoise et voici ce qui y fut écrit : « *Mon cher frère — Votre Lizzie.* » Ce nom n'avait été ni prononcé ni écrit jusque-là. *Lizzie* était le nom que nous lui donnions familièrement, quoiqu'elle s'appelât en réalité Elizabeth.

Je tins mon ardoise une nouvelle fois et voici les mots que j'y trouvai : « *Mon cher fils que Dieu vous bénisse. Votre père qui vous aime tendrement. — Epes sargent.* »

Dans les divers intervalles l'ardoise ne fut tenue que par moi et il n'y eut aucune possibilité quelconque de faire intervenir aucun truc *humain*, aucune jonglerie.

La lumière du soleil pénétrait largement dans la pièce ; le médium était assis en face de moi et aucune autre personne que nous deux n'était présente. Il ne serait pas possible, même à MM. Lankester et Donkin, de réclamer de plus sévères conditions. Quant au médium, pendant tout le temps que se produisait l'écriture, il se tordait, comme en proie à une torture. Le phénomène s'accompagnait évidemment de quelque puissante excitation nerveuse de sa part.

M. Charles E. Watkins a 29 ans ; c'est un homme d'un tempérament essentiellement nerveux et sensitif. Au point de vue intellectuel, il est fort différent de ce que j'avais été amené à me figurer. Il montre par moment l'esprit le plus élevé et je regrette de n'avoir pu sténographier quelques-unes de ses réflexions.

Il prit ensuite mon ardoise et après que je l'eusse bien examinée, il la tint dans sa main. En moins de dix secondes tout un côté fut couvert par une lettre de ma sœur Lizzie, que je transcris ici :

Pays des Esprits.

Mon cher frère,

Je viens à vous ce matin, le cœur plein d'affection pour vous et je pense que vous voudrez sans doute bien croire que c'est moi, votre sœur qui se trouve ici. George est ici avec moi.

Votre sœur qui vous aime,

LIZZIE.

Si vous avez encore des doutes sur les communications des Esprits, regardez cette ardoise.

Votre sœur,

LIZZIE.

Je possède encore cette ardoise, avec son écriture restée intacte. Il n'y avait aucune trace de ponctuation, mais le mot *croire* était souligné. Le tout fut écrit en moins de douze secondes. »

Son frère, M. James Otis Sargent, homme à l'esprit calme et net, observateur tout à fait capable, vint aussi faire des expériences avec Watkins et son témoignage confirme celui d'Epes Sargent. Il a eu la bonté de m'envoyer le compte rendu suivant d'une visite qu'il fit à M. C. E. Watkins, à son domicile, Beach Street, n° 46, Boston, le 10 septembre 1877.

« Je me trouvais seul avec Watkins ; il me tendit des bouts de papier sur lesquels j'écrivis les noms de cinq personnes décédées. Aussitôt qu'un nom était écrit sur un des morceaux de papier, je le roulais de façon à cacher complètement son contenu. Pendant cette opération Watkins se tint hors de la chambre.

Lorsqu'il rentra, les cinq morceaux de papier roulés, après avoir été mélangés, étaient placés sur la table sous ma main droite. Sans les toucher, il me pria d'en prendre un au hasard et de le placer dans ma main gauche ; ce que je fis. Il parcourut le salon une ou deux fois, puis posant sa main sur ma tête, il me dit exactement le nom écrit sur le papier. Il dit de la même façon les noms écrits sur chacun des autres billets, tandis que je les tenais, l'un après l'autre, soigneusement serrés dans ma main.

Il jeta ensuite ces papiers et prit les ardoises, dont deux exactement semblables se trouvaient sur la table. Je nettoyai avec le plus grand soin les deux côtés de ces ardoises avec une serviette mouillée. Watkins prit place à la table en face de moi, posa une ardoise sur la table, cassa un petit morceau de crayon d'ardoise, le posa sur cette ardoise, posa l'autre comme un couvercle au-dessus de la première, plaça ses deux mains étendues sur le tout et me dit de poser mes mains sur les siennes, ce que je fis. Au bout d'un moment il retira ses mains, de sorte que les miennes restèrent seules sur les ardoises. Il me dit alors que si je voulais appliquer mon oreille sur l'ardoise, je pourrais entendre écrire le crayon. Je le fis, sans jamais perdre de vue le médium et j'entendis distinctement le bruit du crayon. Tandis que j'écoutais, le crayon frappa trois légers coups et tout bruit cessa.

J'enlevai l'ardoise supérieure et trouvai deux communications écrites sur l'inférieure. La première se présentait comme venant d'un frère décédé, dont le nom était sur l'un des billets. La seconde venait de mon père, dont je n'avais pas écrit le nom. Le caractère des deux écritures était tout à fait différent. Je ne les reconnus pas. Mais la signature de la seconde communication rappelait celle de mon père par la forme particulière de certaines de ses lettres.

On nettoya de nouveau les ardoises, le bout de crayon fut remplacé entre elles et je les tins moi-même à longueur de bras, *Watkins ne touchant ni moi*

ni les ardoises. Lorsque je les ouvris, je trouvai une courte communication signée de l'un des noms que j'avais écrits.

La fois suivante Watkins tint les ardoises et il se produisit un message prétendant venir d'une sœur décédée, dont le nom était sur l'un de mes billets.

Ici la séance prit fin. Elle avait eu lieu en pleine lumière. J'avais suivi chaque mouvement du médium et aucune fraude n'eût été possible. Rien dans les messages ne pouvait confirmer l'origine qui leur était attribuée; mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est qu'ils furent écrits par quelque agent mystérieux ».

Cedar square Roxburg.

JAMES OTIS SARGENT.

20 novembre 1877.

M. John Wetherbee, de Boston, U. S. A. apporte un témoignage analogue. Il est bien connu par ses écrits sur les questions psychiques et il a consacré beaucoup de temps à leur étude. Peu d'écrivains sont plus que lui autorisés à parler de tels sujets ou méritent plus de crédit dans leurs affirmations.

Voici ce qu'il certifie :

« J'achetai dans un magasin deux ardoises neuves; je perçai des trous dans leur cadre, les attachai solidement et scellai tous les nœuds. Les ardoises étaient nettes et à aucun moment le médium ne put voir ni toucher l'intérieur. Je m'en étais chargé et ne les perdîs pas de vue un instant. La pièce était aussi claire qu'elle pouvait l'être par un beau soleil de l'après-midi. Les ardoises ainsi attachées étaient entre lui et moi, *sur* la table et non *au-dessous*. Il fallut attendre un peu, car les ardoises neuves ne se trouvent pas dans des conditions aussi favorables que celles dont on se sert couramment; mais c'était sur de la matière neuve que je désirais obtenir de l'écriture; aussi, je patientai et je fus largement récompensé de ma patience, car au bout de quelque temps, j'entendis le petit fragment de crayon, que j'avais placé entre les ardoises avant de les attacher, commencer à écrire. Je coupai ensuite les liens et trouvai l'une des ardoises couverte d'une communication signée du nom d'un de mes parents et amis les plus chers, qui était décédé quelque sept ans auparavant.

J'affirme maintenant *premièrement* : que les ardoises étaient neuves et propres; *deuxièmement*, que personne dans le salon où je me trouvais seul avec le médium, ni hors du salon, n'avait écrit la communication sur l'ardoise; *troisièmement*, que cela a dû être fait par un ou plusieurs êtres invisibles, intelligents et ne peut avoir été produit d'aucune autre manière. J'apporte à cette affirmation toute l'énergie d'une conviction absolue et je suis prêt à l'appuyer au besoin par mon serment.

Outre ces communications sur ardoises attachées décrites ci-dessus, j'en

ai obtenu bien d'autres. J'en citerai une dans laquelle on usa des ardoises du médium, mais qui se trouva tout aussi démonstrative, car mes yeux étaient bien ouverts et mon esprit sur ses gardes. Je pris les deux ardoises du médium, je les nettoyai avec soin et, les posant l'une sur l'autre comme une ardoise double, je les tins éloignées à longueur de bras, à une distance de trois pieds au moins du médium, qui ne put les toucher à aucun moment. Le bout de crayon que j'avais placé entre elles commença à écrire. Je les séparai alors et je trouvai sur chacune d'elles une communication intelligente; l'une venait d'un parent et l'autre d'un ami. Toutes deux, chose remarquable, furent écrites en même temps, par des esprits différents, sur des sujets différents et le caractère de l'écriture était différent pour chacune d'elles. »

Le Dr H. B. Storer, 29, Indiana Place, Boston, rapporte un fait analogue.

« Je pris ses ardoises et les examinai pour m'assurer qu'elles ne portaient aucune trace d'écriture; ce que je constatai de la façon la plus nette. Je les superposai, le médium jeta entre elles un fragment de crayon d'ardoise et je les tins de la main gauche à longueur de bras, en pleine lumière du soleil. Le médium restant à une distance de trois pieds se tordait convulsivement, tandis que j'entendais partir manifestement des ardoises un léger bruit de grincement. Cela dura selon moi de deux à trois minutes, après lesquelles il dit : « C'est fait. » Je séparai les ardoises et j'y trouvai un court message écrit d'un caractère grand et ferme et signé : « Dr Warren. » J'ai la conviction qu'un être invisible et intelligent, parfaitement distinct du médium et de moi-même, a écrit ce message et cet être, je l'appelle un esprit ».

A la date du 14 novembre 1877, M. Chester A. Greenleaf nous écrit de Chicopee, Massac...

« Ma femme a reçu une longue communication sur une ardoise double toute neuve, que j'avais moi-même achetée et fixée par des vis, sans que Watkins la touchât aucunement. Elle entendit le bruit fait par le fragment de crayon écrivant, tandis que Watkins se tenait sous une porte à environ douze pieds de l'endroit où elle tenait les ardoises. »

Il semble que M. Watkins peut obtenir ces phénomènes dans toutes les conditions que l'on peut imaginer. On raconte que le 26 août 1877, il soumit cette faculté à une épreuve sans réplique dans une réunion publique. Deux ardoises neuves avaient été achetées par le Dr Béals, président de la réunion qui les avait gardées en sa possession et les avait apportées sur le bureau. Un comité constitué par deux messieurs qui ne croyaient pas aux phénomènes nommés spirituels et un troisième qui y croyait, fut choisi par l'assemblée. Les précautions ordinaires ayant été prises, les ardoises furent tenues par Watkins et les trois commissaires. « On entendit aussitôt le grattement du

crayon et lorsque l'on sépara les ardoises, on trouva sur l'une d'elles un message de cinquante mots. Le comité affirma l'impossibilité de toute substitution d'ardoises ou de toute écriture par procédé chimique.

(A suivre)

D^r DUSART.

LE PASTEUR BEVERSLUIS AU CONGRÈS SPIRITE DE PARIS

(16 septembre 1900).

Mesdames, Messieurs,

J'éprouve une grande joie de pouvoir vous parler au nom des spirites et spiritualistes hollandais, et comme représentant des Unions « Harmonia » et « Excelsior ».

L'espoir exprimé l'année dernière par M. Léon Denis, qu'il viendrait plusieurs délégués de Hollande, pour prendre part à ce Congrès, ne s'est pas réalisé, car je suis seul. Néanmoins, il ne faut pas conclure de cette circonstance que le spiritualisme soit en décadence dans mon pays.

Au contraire il y a des symptômes indiquant que la doctrine qui nous est chère à tous avance chaque jour, et gagne de nouveaux partisans dans toutes les classes de la société. Bien que presque toute la presse soit antipathique au spiritualisme, bien que les revues spirites doivent lutter pour leur existence, bien que la publication de livres spiritualistes ne soit pas lucrative, j'ai néanmoins des raisons d'espérer que le nombre des croyants augmentera chaque jour et sera considérable dans quelques années.

Le spiritisme pénétra en Hollande dès les premières années de sa réapparition. En 1857 et 1858, des cercles spirites existaient déjà à La Haye; M. van Herwerden, M. Revijs et d'autres encore étaient les pionniers de la lumière nouvelle. Même la reine Sophie fut gagnée et persuadée. Les visites de quelques médiums renommés, M. Home, M. Stade, M. Eglinton, les frères Davemport, et tant d'autres firent beaucoup pour l'extension du spiritisme : Mme Elise van Calcar y contribua également d'une manière importante. Dès 1876, elle publia sa revue « Op de greuzen van tivec werelden » (Aux abords de deux mondes). Peu à peu le spiritisme gagna diverses personnes d'influence et de rang. Je rappellerai les auteurs Schimmel et van Maurik, le professeur Hofstede de Groot, les docteurs en théologie van Velzen, Rutgers van der Loeff et surtout Roordat van Eyssinga, pendant longtemps rédacteur de la revue spirite « De blyde boodkaf » (La nouvelle croyance).

L'Union « Oromaze » fut fondée en 1859 à La Haye et dix ans après l'union « Veritas » à Amsterdam. Oromaze a été dissoute en 1871, mais Veritas existe encore. Son président est M. van Gulik d'Utrecht. Cette Union publie des communications d'esprits reçues depuis 1869 sous le nom : « Stemmes van gene zyde du grafs » (Des voix d'outre-tombe).

L'Union spirite « *Harmonia* », dont je suis membre et représentant, fut fondée en 1889. Elle était constituée par des spirites et spiritualistes hollandais devant se rencontrer à Utrecht, le 27 décembre de l'année suivante. Une commission préparatoire fut nommée; elle comprenait MM. van Gulik, Nepveu et Gobel. On n'avait tout d'abord d'autre but que de se réunir chaque année pour établir une entente commune entre spirites et spiritualistes.

Quelques années plus tard, en 1894, le caractère de l'Union fut modifié; ainsi, dès ce moment, il y eut des districts avec le but spécial de propager le plus possible les idées du spiritualisme. Actuellement, il y a quatre districts : Utrecht, le siège de l'Union, Amsterdam, La Haye et Arukem. Le nombre des membres de chaque district varie entre 30 et 50. D'ailleurs, des membres indépendants existent également dans diverses autres localités.

Le Président était précédemment M. Van Straaten, le vénérable au cœur jeune et qui, pendant plusieurs années, travailla à la propagation du Spiritisme comme rédacteur d'un journal spirite et par des conférences publiques. Actuellement le président est M. Gobel, rédacteur de la revue spirite *het toekomstig leven* (La vie future), revue bi-mensuelle importante contenant plusieurs études intéressantes sur le spiritisme et le spiritualisme.

Une autre Union spiritualiste, *Oudertinge strichting* (Edification mutuelle) existe à Amsterdam et a pour but d'organiser des réunions religieuses pour les spiritualistes. Précédemment, M. Fegel en était le président. Je sais qu'il s'est retiré, mais je ne connais pas son successeur.

Une autre Union *De heraut der spiritische operbaring* (Le héraut de la révélation spirite) fut également instituée, mais n'exista pas longtemps.

Enfin une nouvelle Union spiritualiste a été fondée cette année à Rotterdam sous le nom d'*Excelsior*, dans le but notamment de propager partout le Spiritisme et sa doctrine. Ces principes sont exprimés dans le règlement ainsi qu'il suit : Reconnaissance : 1° de la nature spirituelle de l'homme et de la survivance après la mort dans un monde spirituel; 2° de la possibilité d'une communication entre les hommes et les esprits au moyen de la médiumnité; 3° de la loi de causalité sur le domaine spirituel et par laquelle chacun supporte les conséquences de ses actions; et 4° de la loi d'amour éternel par laquelle les hommes et les esprits sont unis comme enfants d'un même Père céleste et les inférieurs éclairés, aidés et instruits par les supérieurs dans la voie de la perfection morale et spirituelle.

La fondation d'*Excelsior* a eu lieu le 26 janvier dernier dans une assemblée de spiritualistes, convoqués par moi à Rotterdam. L'idée première était de fonder une Union entre les spiritualistes de cette ville en vue de la propagation du Spiritisme. Mais dans une seconde assemblée qui eut lieu en février, il fut résolu que l'Union *Excelsior* serait accessible à tous les spiritualistes hollandais, afin de constituer par les contributions des membres

une caisse de propagande bien alimentée. Dès la fondation, plus de cent membres se firent inscrire à l'Union, et déjà six conférences de propagande en divers lieux ont été organisées par moi, au nom de l'Union *Excelsior*, dont je suis le Président. En outre, une feuille de propagande a été fondée sous le nom de *Sursum corda*, et deux numéros ont été distribués par centaines.

Ce sont quelques membres d'*Excelsior* qui ont pris l'initiative de m'envoyer à ce Congrès comme leur représentant.

Un épisode caractéristique de l'histoire du Spiritisme, en Hollande, est due au procédé de M. le pasteur Huet.

Pendant plusieurs années, Huet fut un zéléateur du calvinisme ; puis, en 1875, il devint un partisan et propagateur du méthodisme et du perfectionnisme : en 1885, il fut converti au Spiritisme à 57 ans d'âge. Aussitôt, il commença à prêcher sa nouvelle conviction avec le zèle d'un jeune homme. Sa revue mensuelle « *het eeuwige leven* » (La vie éternelle) qui avait un caractère religieux, fut changée en une revue du Spiritisme chrétien. Dans la chaire, dans la conversation, et partout il prêcha le Spiritisme comme une révélation nouvelle, et plusieurs personnes furent converties. Tout à fait ignorant du Spiritisme, jusqu'à cette époque, je commençai à examiner ses phénomènes et sa doctrine. Les spirites et les spiritualistes de Hollande tenaient M. Huet pour un prophète de la nouvelle lumière. Hélas ! quel désappointement ! Cinq ans après, en 1890, il apostasiait le Spiritisme, retournant à la foi orthodoxe, et déclarait le Spiritisme une erreur satanique.

Grand fut le triomphe de nos ennemis, grands furent le chagrin et l'indignation de nos amis. A l'heure présente la rancune contre l'apostat n'est pas encore vaincue quoiqu'il se soit déjà manifesté depuis sa mort en disant qu'il regrettait sa faute.

Malgré cette apostasie nombre de personnes sont persuadées de la vérité du Spiritisme et conduites à examiner les manifestations qui témoignent de sa réalité.

Ainsi, comme je l'ai déjà dit, je fus encouragé à étudier le Spiritisme et acquis moi-même mes dernières preuves, ce qui me conduisit à la certitude que le Spiritisme est vrai. Pendant quelques années je crus devoir cacher mes convictions spirites, car il est très difficile, en Hollande, pour un pasteur de l'église réformée, d'avoir une conviction différente de l'orthodoxie. Mais, enfin, j'ai commencé à manifester franchement mes convictions.

Naturellement, je suis injurié, les orthodoxes m'ont attaqué ; mais je me réjouis de pouvoir prêcher le spiritualisme, l'évangile de l'amour éternel et de la vie sans fin. Dès le commencement de l'année 1898, j'ai parlé en plusieurs lieux publics de Hollande, pour propager le spiritisme. En outre, j'ai rédigé et publié dès le début de l'année 1899, une revue spiritualiste

mensuelle, intitulée : *Gurt en Leven* (Esprit et vie); et récemment j'ai édité un livre *spiritualiste* : *het gebied van het geheim zainige* (Le domaine du Mystérieux).

En plus de moi, il y a, en Hollande, un autre pasteur qui défend publiquement le Spiritisme, c'est M. Hille Ris Lambers. Du reste, les pasteurs hollandais, en général, se tiennent loin du Spiritualisme, bien que plusieurs d'entre eux l'examinent en secret et en soient persuadés. Le calvinisme a beaucoup de force dans mon pays et il empêche la propagande du Spiritisme entre les pasteurs. Néanmoins, le nombre des chercheurs augmente de jour en jour et je crois que le temps n'est pas éloigné où l'étendard du spiritualisme sera levé en Hollande, et que bon nombre se rangeront autour de lui.

Quant à moi, je fais surtout ressortir dans ma revue et mes conférences publiques l'importance religieuse du spiritualisme; la certitude de la vie éternelle et la manifestation de l'amour infini de Dieu comme la seule force existant dans le monde spirituel. Je fais également ressortir les mensonges des dogmes calvinistes, du dogme de la prédestination et de la réprobation, du dogme de la damnation éternelle, etc. Je fais ressortir encore la révélation des rapports existants entre les deux mondes du ciel ouvert et des anges de Dieu descendant sur les habitants de la terre, de l'annulation de la mort et surtout la prédication sincère de la nécessité de sanctification et de pureté morale pour gagner le salut du ciel. Voilà les rayons de la lumière céleste du spiritualisme, brillant parmi les ténèbres de notre temps, éclairant les hommes fourvoyés en matérialisme, dogmatisme et formalisme. Cette lumière céleste fait disparaître la peur de l'enfer, de Satan et de ce dieu terrible du calvinisme qui hait ses créatures et les condamne à une punition éternelle. Au lieu de cette frayeur le Spiritisme fait naître une confiance enfantine et un dévouement tendre au Dieu d'amour, au Père céleste qui ne veut pas perdre ses enfants, mais qui prépare pour tous la vie éternelle.

Être le prêcheur, le porteur de cette lumière parmi mes compatriotes, voilà la vocation que j'ai choisie malgré les déceptions et le désappointement que j'en éprouve. J'ai l'honneur d'être témoin de la révélation nouvelle et je continue de prêcher le Spiritualisme en portant les yeux sur les témoins et les martyrs de la vérité dans tous les siècles, en portant les yeux surtout sur Jésus qui, au lieu de la joie dont il aurait pu jouir, a souffert la croix ayant méprisé la honte; qui a été massacré au Calvaire parce qu'il avait témoigné de la vérité et de l'amour de Dieu pour les pécheurs, mais qui a vaincu par sa croix et triomphé par sa mort. Ainsi moi je veux poursuivre, sans relâche, la mission qui m'a été confiée, et continuer à témoigner de l'amour infini et de la vie éternelle, advienne que pourra! Et que Dieu me donne bientôt beaucoup d'imitateurs parmi les pasteurs de mon pays, afin

de préparer le moment où la révélation du Spiritisme sera prêchée franchement partout, dans les chaires comme dans les tribunes hollandaises.

M. LEON DENIS

du « Radical du Vaucluse, novembre 1900.

Vendredi soir à huit heures et demie, a eu lieu dans la salle de la Bourse, la conférence de M. Léon Denis, sur le *Spiritisme devant la Science et devant la Raison*. Dès huit heures la salle était bondée par un public d'élite, qui a écouté, avec un véritable recueillement, la parole aisée, correcte et très souvent éloquente du conférencier.

Notre ami Jules Gaillard, ancien député de Vaucluse, a présenté M. Léon Denis à l'auditoire; il l'a fait avec cette ardeur généreuse, cette parole vibrante et colorée, cette émotion communicative [qui lui est habituelle. Après un éloge très mérité du conférencier, M. Gaillard a cité la phrase célèbre de la Rochefoucauld : « Il y a deux choses que l'homme ne peut pas regarder en face : le soleil et la mort, » en ajoutant qu'avec le spiritisme cette phrase cessera d'être vraie.

En une causerie aussi substantielle que documentée, où l'élégance de la forme s'alliait à l'élévation de la pensée, M. Léon Denis s'est attaché à démontrer que seul le spiritisme pouvait donner la solution du redoutable problème de l'au-delà. Il a cité ensuite les grandes célébrités contemporaines qui s'honorent d'être spirites, entre autres le colonel de Rochas et Camille Flammarion, et à côté de ces illustrations scientifiques, le Dr Bayol, ancien gouverneur du Dahomey, qui, dans sa propriété d'Eyguières, a obtenu des résultats merveilleux et provoqué des phénomènes spirites qui ont émerveillé ceux qui les ont vus.

M. Léon Denis, dans la partie technique de sa conférence, commente les diverses manifestations spirites, écritures fantastiques, maisons hantées, apparitions, etc., etc., et établit la différence existant entre la thèse sur l'au-delà soutenue par les religions et la doctrine spirite.

Cette dernière supprime les peines éternelles du Purgatoire et de l'Enfer; l'âme des morts reste au milieu des vivants ou s'envole vers les régions éthérées où elle se perfectionne, s'épure, puis, par un phénomène de réincarnation, revient habiter d'autres corps humains, en une sorte de métempsycose. Cette théorie a valu au conférencier quelques contradictions faites en très bons termes et non sans une pointe de malice, et il s'est engagé une controverse qui paraissait fort intéresser l'auditoire. A minuit, cependant, bien que le sujet fût loin d'être épuisé, la conférence prenait fin, chacun conservant ses positions, sa foi ou ses doutes.

De pareilles discussions si elles n'apportent pas la lumière complète sur les points obscurs, sont pourtant une véritable fête de l'esprit et à ce titre sont loin d'être stériles.

M. Edmond Capeau, du journal *Le mistral*, à Avignon, parle longuement de cette conférence et en de très bons termes: M. Capeau est hypnotiseur et non spirite, cependant cette philosophie l'intéresse beaucoup, sa bienveillance pour M. Léon Denis est évidente; il a ainsi synthétisé la deuxième partie de la conférence.

L'orateur nous explique tout d'abord les lois de la Réincarnation. Selon lui, nous sommes immortels, évoluons sans cesse, redevenons petits enfants, et tour à tour, pauvres ou riches, marchons éternellement vers le beau, vers le bien et vers le vrai. Ayant fait partie des générations du passé, nous ferons partie des générations de l'avenir.

L'au-delà de la vie après la tombe, c'est le même monde que le nôtre, mais plus complet. Pour le découvrir, ce monde, il suffirait d'avoir un organe plus subtil. Ce sens, certaines personnes le possèdent. Ce sont les médiums.

Depuis les martyrs livrés aux bêtes dans les cirques de Rome, depuis Jeanne d'Arc mourant sur un bûcher, l'esprit humain a traversé des évolutions sans cesse renaissantes: — Voltaire, Victor Hugo, les hommes de 89, de 48, étaient des déistes, croyaient en l'immortalité. Le spiritisme est venu à son heure. La voix du ciel devient plus compréhensible. C'est la récompense de l'esprit humain. Les générations se succèdent avec les flots de la mer. Tout marche vers un but d'idéal, d'harmonie. Rien ne se perd. Tout s'enchaîne. Après les épreuves douloureuses, l'âme épurée, comme l'acier le fut par le feu, s'élève vers la lumière, vers le bien, la vraie fraternité, vers la justice.

M. Denis a terminé son éloquente conférence. On applaudit vivement et tout semblait terminé (ici nous allons écourter), quand un jeune homme vient demander si le vulgaire animal possède une âme lui aussi?

Le conférencier répond qu'il reconnaît une âme aux animaux d'essence supérieure. M. l'abbé Grimaud est d'avis que les infiniment petits eux-mêmes — qui ont sentiment, volonté, intelligence, telles les fourmis, — ont une âme et éprouvent de l'affection (Une âme de fourmi!).

(Je connais des humains qui n'en ont pas autant!).

M. le pasteur d'Autrand se félicite que chacun aujourd'hui ose prononcer le nom de Dieu. Il reconnaît que le spiritisme aide à chasser le vil matérialisme. Mais la science, dit-il, a d'autres exigences. D'ailleurs, grâce aux expériences peu concluantes qu'il fit avec son regretté ami Caillié, un fervent adepte du spiritisme, il n'est pas convaincu et il réclame des expériences publiques.

Il combat la métempsychose, se basant sur ce que nul de nous ne se souvient d'une vie antérieure. Donc, sans le souvenir, la réincarnation ne saurait exister. Supprimez la mémoire et vous supprimez l'immortalité.

Comme conséquence, M. Autrand cherche vainement le côté moral du spiritisme et ne comprend pas, quand on a le *credo*, que l'on ne se rallie pas simplement au christianisme. Le Christ, qui peut être considéré comme un spirite, lui aussi y donne l'exemple de toutes les vertus, de tous les dévouements.

M. Denis répond qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que M. Autrand reste incrédule après quelques expériences, lorsque le savant A. Akakof lui-même mit douze ans de sa vie à étudier avant de croire. — Voulant prouver la métempsychose, il cite le cas des prodiges intellectuels, le jeune Peppino, par exemple, qui, à l'âge de trois ans, jouait déjà des morceaux d'ensemble, etc.

Notre jeune compatriote, M. Gouirand, insinue que le spiritisme, qui a pris aux diverses reliques un peu de ses dogmes, a voulu, simplement mettre le miracle au point.

M^r Gaillard se lève et réclame autre chose que des mots, des mots comme dans *Hamlet*, et des ondulations sonores ; il prie spirituellement et poliment l'interrupteur de s'expliquer.

Discussions de part et d'autre. Appréciations de M. l'abbé Grimaud et du pasteur Autrand. Phrases spirituelles échangées.

Il s'agit de savoir ce que c'est en définitive que le miracle, miracle que, pour sa part, M^r Gaillard nie de façon absolue.

Il paraît, somme toute, que c'est l'écartement de lois connues de la nature physique, ou bien une dérogation aux lois naturelles !

« Vous avez remplacé l'intervention divine par l'intervention psychique. Ainsi, vous avez mis le miracle au point », insiste M. Gouirand. — « Si c'était par l'intervention diabolique ? » dit malicieusement M. l'abbé Grimaud.

Alors M. Gaillard se met à conférencier de nouveau et indique, non sans raison, que le spiritisme fut d'une grande utilité au point de vue des connaissances scientifiques. Il dit, entre autres choses, que l'*Angelus* fut composé, paraît-il, après la prise de Constantinople par Mahomet. Il parle de la composition chimique des étoiles, etc.

M. Denis, enfin, qui devait avoir le dernier mot, démontra que le spiritisme, dégageant l'esprit humain de toute idée matérielle, devait servir de trait d'union entre les divers dogmes et les diverses religions. Notre confrère Eugène Millo avait, entre temps, prit lui aussi la parole pour démontrer par quel mystère de réincarnation nous étions, des deux unités du début de ce monde, arrivés à atteindre aujourd'hui le chiffre de 1.400 millions d'habitants.

C'est dire que, pendant toute cette soirée, l'on ne s'est pas « embêté » un seul instant.

Un mot de M^e Gaillard : « Je ne veux pas mettre le doigt entre l'arbre catholique et l'écorce protestante. Il est vrai que j'aurai, le pansement laïque ! »

Ceci pour répondre à M. l'abbé Grimaud, au pasteur Autrand, et à M. Gouirand, élève en pharmacie,

EDMOND CAPEAU

FÉDÉRATION SPIRITE ARGENTINE

M. le directeur de la *Revue Spirite*, M. et fr. en C.

Nous avons l'honneur de vous informer qu'il s'est définitivement constitué à Buenos Aires, la *Fédération Spirite Argentine*, ayant pour but :

1^o De contribuer à l'union et confraternité de toutes les sociétés spirituelles ; — 2^o maintenir l'harmonie et veiller à la bonne marche des sociétés confédérées et à l'unité de vues et de fins, tâchant que toutes puissent se guider suivant les principes généralement admis par le spiritisme moderne ; — 3^o combattre, par des moyens efficaces, les pratiques dont l'origine vient d'un fanatisme inconsidéré, et les erreurs manifestes, causées par l'ignorance ou le manque d'expérience dans la direction des centres ; — 4^o résoudre les questions douteuses que pourraient lui présenter les centres confédérés, et répondre à toute proposition, ou conseils qui lui seraient soumis ; — 5^o propager le spiritualisme moderne par tous les moyens légitimes qu'elle jugera convenables ; organiser des conférences sur des questions controversées, dans le but d'éclairer les membres confédérés, et d'unifier, autant que possible, les idées au sujet de problèmes d'importance capitale pour le progrès du spiritualisme moderne.

Les sociétés adhérentes à ce jour, représentées chacune par deux délégués, sont : Pour Buenos Aires : Constancia, Fraternidad, Luz de Desierto, Jeanne d'Arc, Fé, Nueva Providencia, Porvenir, Aurora, La Salvacion, Allan Kardec, Amor Fraternal, Paz y Trabajo, Amor Universal, Fé y Caridad.

Pour la province : Luz del Desierto, de Pergamino, Saenz Cortès, de Pehuajo, Aurora, de Mar de Plata.

Le Conseil Directeur est ainsi constitué :

Président, Cosme Marino ; Vice-présidents : Antonio Ugarte, Luis S. Gonzalez ; Secrétaire général, Ignacio Ferraro ; Secrétaires auxiliaires, Pedro Sérié, Emilio Bécher, Antonio Turco, Martin Castiarena ; Trésorier, Isidoro Fernandez ; Vicente Fischietti.

Local provisoire de la Fédération, à la Société Fraternidad, rue Belgrano. 2935.

Pour le Secrétaire :
PEDRO SÉRIÉ.

Le Président :
COSME MARINO.

LA FAMILLE HERNADEC

(Suite).

CHAPITRE VII

A TRAVERS LES MERS

Robert à Velléda.

Chicago, 25 juin 1890.

Velléda, chère Velléda ! Vous n'ignorez pas qu'avant mon départ de Plogoff, je me suis mis en règle avec votre famille. Grand-père, mère, frère, ont été avertis de nos fiançailles de cœur, et c'est par l'accueil le plus cordial, le plus touchant, que tous ont répondu à cette communication. Pour me conformer à la loi des convenances les plus élémentaires, j'ai demandé la permission de vous écrire et si je n'ai pas cherché à l'obtenir de vous, cette autorisation, c'est que j'aurais cru faire injure à la sincérité de ce double élan qui, d'une façon vraiment irrésistible, nous a poussés l'un vers l'autre. Qui de nous deux aurait eu l'idée de retarder, de remettre.. à plus tard, le double épanchement de nos âmes « enlacées » ?

Oh, avec quel frémissement de bonheur, j'écris ce mot qui m'enivre !

Vous serez, désormais, la seule confidente de mes pensées les plus intimes, je dis plus, la directrice de ma conscience.

Ne m'accusez pas d'exagération. Les fluctuations de cette conscience prouvent assez qu'elle a souvent manqué de boussole.

Eh bien, j'éprouve l'impérieux désir — moi qui suis tout d'une pièce — de débiter, dans notre vie à deux, par une profession de foi en vous et aussi... par un acte de contrition.

Oh, je les vois d'ici vos jolis gestes de protestation... Ne m'interrompez pas, de grâce, même en pensée ; laissez-moi tout vous dire et si je vous fais un peu rougir... nul ne s'en apercevra.

Je vous déclare donc que, dès notre première entrevue, j'ai été ébloui, fasciné, subjugué et que je l'aurais été bien plus encore si, à mon admiration, n'était venu se joindre, non certes comme réfrigérant, mais comme... suspensif, l'effet du prestige que vous exercez, sans vous en douter peut-être. J'ai senti entre vous et moi s'établir de suite une sorte de sympathie inexplicable, une attraction étrange, mais contre lesquelles — le croirez-vous ? — je me prémunissais et m'efforçais de résister ! Votre personnalité m'intimidait, chose qui ne m'était guère arrivée jusqu'à ce jour.

Aussi, de quel œil dédaigneux ai-je envisagé depuis lors ce que l'on appelait, autrefois, — car cela me semble si loin — mes anciens « succès de salons » et de quel faible poids ils pèsent aujourd'hui dans la balance de mon « actif ».

Et c'est alors que — pardonnez-moi cette expression tout au moins bizarre, mais qui rend ma pensée — que je fis « machine en arrière ». La femme si étrangement séduisante se voila (des draperies de l'ancienne

prêtresse qui l'était encore et le demeurait pour moi. Ne méritait-elle pas ce titre, cette révélatrice qui m'a ouvert de tels horizons, a fait resplendir à mes yeux de telles vérités inattendues qu'à leur lueur j'ai vu s'étaler, dans leur humiliante pauvreté, toutes les mesquineries de ma vie parisienne. Et c'est ainsi que, sous le disciple émerveillé, sous le futur néophyte, se dissimula et disparut le... soupirant timide qui « s'évinçait lui-même ».

Puis je compris, puis je crus. Relevé à mes propres yeux par ces futurs privilèges dont vous m'avez montré « dotés » tous les représentants de notre race humaine, si misérable dans le présent, mais si glorieuse en perspective, j'osai relever la tête, pour ne plus voir devant moi que l'enchanteresse dont l'auréole m'avais tout d'abord ébloui. Votre bienveillance presque tendre — je crus du moins pouvoir lui attribuer ce caractère — me rassura, me réconforta et quand je retrouverai le doux éclat de vos yeux inspirateurs, je choisirai la voie qu'ils m'indiqueront, pour y marcher à côté de vous, y travailler avec vous, dans la joie intense d'une collaboration partagée.

Voilà ce que je voulais vous dire, vous « confesser » dès le début, ô ma beile prêtresse ! non plus devant l'autel où, dans votre majesté d'autrefois, vous exerciez vos fonctions sacerdotales, mais au doux foyer de notre amour, où se concentrent nos tendresses d'aujourd'hui associées à nos plus chères espérances d'avenir.

Mais je suis à Chicago et il faut pourtant vous dire comment j'y suis arrivé.

Je me suis embarqué au Havre. J'étais fort triste. Je sentais encore dans mes mains le frémissement de notre dernière étreinte et pendant combien de jours j'ai revu votre dernier regard si profond, si tendre qui manifestement me disait non pas « adieu », mais « au revoir ! » Au revoir pour ne plus se séparer, pour vivre dans l'ivresse d'une commune et glorieuse destinée ! Si j'osais même tout dire, en m'appropriant résolument les croyances que vous m'avez enseignées, j'ajouterais que j'ai senti parfois flotter autour de moi je ne sais quelles émanations fluidiques qui, à coup sûr, me venaient de vous.

Il faut certes faire un certain apprentissage de ces croyances et ce n'est pas sans hésitations que les nouveaux convertis s'abandonnent aux sensations étranges qu'elles leur apportent. Mais quelle douceur de penser que dans les vagues d'électricité qui battent aux rivages de l'univers — simple expression figurée — flottent des légions d'âmes fraternelles, famille céleste aux spiritualités de laquelle nous pouvons, dès ici-bas, associer notre passagère matérialité.

Je me sentais donc comme *enveloppé* par vous et lorsque le grand paquebot fit tourbillonner furieusement ses deux hélices à travers les vagues déchirées,

rées et que nous nous enfonçâmes dans l'infini de l'horizon, je ne me sentis pas seul ; vous étiez là et les autres aussi, frères inconnus, guides invisibles dont l'escorte amie voyageait avec moi.

Et je me souvins, alors que l'azur du ciel se mêlant à l'azur des flots formait au-dessus de ma tête une gigantesque coupole qu'estompaient sur les bords les vapeurs de l'horizon, je me souvins de la phrase de Jean Reynaud que vous m'avez lue un jour : « Emportés sur la nef de la terre, nous nous sentons flotter, dès maintenant, dans l'infini, notre demeure éternelle. »

Et cet autre passage que je me répétais mentalement, la nuit, dans mes longues promenades sur le pont du navire. « Dans ces profondeurs étoilées où chaque grain de poussière est un monde, l'immensité s'anime. Nous ne pouvons distinguer les groupes vivants qui l'habitent ; mais nous voyons les fanaux qui les rallient et nous nous émouvons à la pensée que les rayons qui nous arrivent à travers les espaces soient les mêmes rayons qui éclairent tous nos frères célestes. Nous respirons tous ensemble dans la même lumière, nous partageons le même éther et, sous la main du même souverain, nous nous élançons, à travers les péripéties infinies de la vie, vers la même immortalité. »

Quelles soirées splendides j'ai pu contempler dans la traversée des hautes mers, alors que la lune émergeant à l'horizon jetait sur la mer entière le glacis de ses teintes opalines, puis montait et se balançait au-dessus des flots qui semblaient frissonner de plaisir, sous la frange lumineuse dont s'argentaient leurs crêtes.

Après quoi, je me complaisais parfois, dans l'orgueil de mon aristocratie psychique nouvellement conquise, à comparer mes pensées à celles de la plupart de mes compagnons de voyage. Près de moi, un lot d'Anglaises de tout âge égrenaient, en leur langage cacophonique, l'éternel chapelet des futilités féminines. Plus loin, quelques Yankees, dans le même jargon, parlaient coton, sucre et pétrole. Derrière moi, quelques jeunes citoyennes du nouveau monde flirtaient éperdument au milieu d'un groupe de jeunes gens réfractaires, dont elles cherchaient à faire à tout prix, des maris par persuasion, tandis que de tous côtés et pêle-mêle bavardaient une foule de gens quelconques qui pensaient des sottises... ou bien ne pensaient rien du tout, ce qui à coup sûr était bien préférable.

Voilà pourtant, me disais-je, les futurs concitoyens de ces grands Esprits qui nous frôlent et doivent sourire, dans leur olympienne philosophie, de l'écoeuvante médiocrité de ces pauvres terriens encroûtés dans leurs matières.

Les neuf jours de traversée passèrent sans autre incident qu'une bourrasque qui nous surprit, l'avant-veille de notre débarquement. Bourrasque sérieuse ou qui du moins me parut telle, à moi qui n'avais traversé que la

Manche ou navigué, par des journées lumineuses, que le long des côtes d'azur de la Méditerranée.

Des vagues monstrueuses — qui sans doute eussent fait sourire notre cher vieux « Loup de mer » — firent cabrer notre paquebot dont la membrure craquait, impatiente et courroucée. Des paquets de mer, par séries successives, vinrent s'abattre sur le pont qu'ils balayèrent furieusement. Notre capitaine, en se tirant la moustache, fronça quelque peu les sourcils, ce qui paraît-il était d'assez mauvais augure. L'on fit mine de préparer les chaloupes et les appareils de sauvetage. Les femmes affolées poussaient des cris désespérés. Les hommes blêmes ne parlaient plus ni du coton, ni du pétrole... et moi qui ne crains cependant pas la mort, j'avais le cœur douloureusement serré, en songeant que peut-être... Mais la bourrasque s'apaisa, le calme se fit dans les esprits et nous débarquâmes deux jours après à New-York, d'où je me rendis rapidement à Chicago, ayant hâte de rejoindre mon oncle qui m'attendait — je m'en doutais un peu — avec une de ces impatiences qu'il ne s'est jamais donné la peine de déguiser.

Ah, le drôle d'original que cet oncle transatlantique, véritable type spécial dans un pays, cependant, où les originaux abondent et surabondent... Il est d'origine française, puisqu'il est né à Paris, d'où sont sortis tous les Valdrome; mais ayant été amené, dès l'âge de 15 ans, dans ce pays auquel le rattachent vraisemblablement quelques lointains souvenirs d'existences antérieures, il s'est hâté de se faire naturaliser citoyen des Etats-Unis. Il eût été vraiment dommage que la race américaine fût privée de ce représentant qui incarne son esprit à un si haut degré et lui fait honneur incontestablement.

Au milieu de ce peuple dont la vitalité, l'audace, l'activité dépassent toute idée, il a eu le talent de se faire remarquer par l'efflorescence, disons mieux, par l'exagération de toutes ces qualités. Il a gagné des sommes énormes; mais il a travaillé de douze à quinze heures par jour, pendant plus de cinquante ans, sans jamais avoir trahi ni fatigue ni défaillance, même momentanée. Il a créé des plantations, des usines, des services de bateaux, des lignes de chemins de fer; il a même failli acheter un puits à pétrole, et ses millions s'entassaient, sans qu'il ait jamais songé à en jouir autrement qu'en élargissant la sphère de son activité. Trois fois, il a fait faillite et trois fois il a reconstitué sa fortune qui, aujourd'hui, est si solidement assise qu'elle défie toute catastrophe. Il s'est fait construire un somptueux hôtel dont il n'habite que trois ou quatre chambres. Il possède une galerie de tableaux dont il n'a jamais regardé, je crois, que... les cadres.

Il y a autour de son hôtel un parc admirable, où il ne se promène qu'avec son gros calepin à la main, où il griffonne ses éternelles notes.

Célibataire endurci, il n'a aucune passion, pas même celle de sa table qui

cependant est toujours abondamment servie, mais où il expédie ses plus longs repas en vingt-cinq minutes.

Il n'a qu'une fièvre, qu'une rage, celle de l'activité, d'une activité dévorante qui tient en haleine plusieurs milliers d'ouvriers qu'il surveille lui-même et harcèle à l'occasion.

Je crois cependant que la machine est usée et menace de se ralentir, sinon de s'arrêter. Il m'a paru fatigué et se plaint de ne pouvoir suffire sans effort à son écrasante besogne. Il a soixante-dix-neuf ans et il commence à craindre de ne pouvoir atteindre les quatre-vingt-dix ou cent ans qu'il avait autrefois assignés à la durée à sa vie. Bref, ceux qui le connaissent et l'ont si longtemps vu à l'œuvre, constatent un ralentissement dans le fonctionnement de cette organisation de bronze et d'acier.

Mon arrivée, toutefois, semble lui avoir procuré un regain de vigueur. Sans s'attarder aux questions de sentiments, il m'a fait passer en revue tous les milieux où s'exercent ses multiples industries. J'ai tout visité, disons plutôt que je suis tenu de tout visiter, depuis ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer, ou nous avons fait de nombreuses excursions, jusqu'à ses fabriques de feutre en poil de lapins d'Australie et de blagues à tabac en vessies de porcs, ses salaisons perfectionnées, ses moulins, ses minoteries, ses filatures nouveau modèle, ses champs de caféiers, ses plantations de cannes à sucre et ses distilleries de tafia, avec lequel il fabrique un *ralafia* dont il est l'inventeur et dont il est particulièrement fier.

Je n'avais jamais tant vu d'outillages variés, d'engins invraisemblables en bois, en fer, en acier ou en cuivre et je n'aurais jamais cru que la « machinerie », comme dit mon oncle, pût tenir une si prodigieuse place dans l'économie des sociétés civilisées. Combien de choses nous faut-il pour vivre et quel gigantesque déploiement de forces pour l'incessante manipulation de la *matière* !

Et songez que toute l'Amérique ressemble à mon oncle et que les cinquante millions de citoyens et de citoyennes des Etats-Unis (sans compter tous les millions de l'Amérique du Sud) n'ont d'autres soucis, les uns, que d'entasser des millions de dollars et les autres, que d'en jouir éperdument et de les jeter par toutes les fenêtres de leurs magnifiques hôtels. Tout sue l'or ici, tout respire le luxe effréné, les somptuosités extravagantes. Les millions enfantent les milliards et l'une des moitiés de l'humanité travaille et peine sans repos ni trêve, pour amasser des richesses que l'autre moitié dilapide sans savoir ni comment ni pourquoi.

Inutile d'ajouter que dans le cours de ces promenades échevelées, mon oncle ne cesse de larder de ses quolibets barbelés et empoisonnés comme les flèches des sauvages, l'indolence coupable de la vieille Europe « honteusement engourdie dans ses habitudes de fainéantise ».

— Mais, mon oncle, lui dis-je sans cesse, la vieille Europe fait autre chose, elle s'occupe de littérature, de sciences, de beaux-arts...

— Tais-toi ! ronchonne-t-il furieux et méprisant. Est-ce de beaux-arts et de littérature que vivent les peuples sains ? Ah ! je voudrais bien voir la figure que feraient mes clients des quatre coins du monde, si à la place de mes « produits » — il gonfle les joues en prononçant ce mot — je ne leur offrais que les vôtres, fabricants de littérature et marchands de beaux-arts !

C'est vraiment une terrible chose que cette *matière* dont le poids nous oppresse, nous écrase, misérables terriens que nous sommes ! Je comprends un peu le mépris que professaient, pour cette « chair » maudite, tous les ascètes, tous les pères de l'Eglise, tous les idéalistes qu'aveuglait un mysticisme intransigeant et qui, depuis les premiers siècles de notre ère, n'ont cessé de stigmatiser toute manifestation charnelle de la vie. La matière et l'esprit, champions furieux et irréconciliables sont demeurés les termes d'une antinomie dont les siècles ajoutés aux siècles n'ont pu opérer la réduction.

Aussi, quelle lumière apaisante jette dans l'esprit cette merveilleuse solution que m'a longuement expliquée votre frère. Il n'y avait autre chose à faire, évidemment, que d'*associer* ces prétendus ennemis, qui, loin de se haïr, marchent l'un vers l'autre, se transforment tous deux par métamorphose inverse et finissent par se fondre dans une unité supérieure : l'esprit involuant, dans la matière qui, à son tour, évolue ou en d'autres termes des spiritualistes, pour remonter vers l'esprit — grandiose oscillation, balancement suprême de la vie qui, par ce double jeu, réalise l'œuvre divine par excellence, la genèse infinie de la personnalité spirituelle.

C'est évidemment là le point culminant de votre magnifique doctrine, la clé de voûte de l'organisation de l'univers. Aussi, quelle joie profonde j'éprouve en me remémorant ces causeries du château de Plogoff qui ont transformé ma vie, réveillé ma conscience, éclairé mon esprit et surtout... réchauffé ce cœur qui sommeillait inerte, alors qu'il bat aujourd'hui avec une puissance, une ivresse dont vous seule pouvez comprendre l'intensité, chère, oh si chère Velleda !

ROBERT.

Velleda à Robert.

Plogoff, 11 juillet.

Oui, mon cher ami, je savais que vous deviez m'écrire et c'est avec une joie bien vive que j'ai reçu votre première lettre, lettre bonne et charmante dont l'émotion m'a profondément touchée, mais dont les « justifications », par trop humbles, nécessitent quelques rectifications. Certes, c'est avec bonheur

que j'accepte d'être votre confidente, mais je me récusé en face du titre de « directrice de votre conscience » que vous m'octroyez si généreusement. Votre contrition vous vaut indulgence plénière et votre respectueuse admiration si flatteuse pour moi, dépasse à coup sûr la mesure. Je vous pardonne vos anciens « succès de salons ». Je vous félicite d'avoir porté un jugement si sévère sur les « mesquineries de votre vie passée », mais je désavoue tout doucement, et non sans rougir un peu, le soupirant timide qui croyait devoir « s'évincer lui-même » dans un accès d'humilité vraiment excessive.

Je marche ici sur un terrain brûlant. J'hésite et craindrais d'en trop dire, si je n'avais pleine confiance dans votre loyauté. C'est pourquoi j'éprouve, moi aussi, le besoin de vous faire une petite confession et je crois que je l'aurais peut-être remise à plus tard, si j'avais dû vous dire ce que j'écris, ici, sur cette discrète feuille de papier qui, bien que témoin de mon trouble, ne vous apportera... que ce que lui confie ma plume. Mes anciennes collègues de l'île de Sena n'avaient guère l'habitude de condescendre à ce point, aussi, est-ce ici la femme qui parle, ayant dès longtemps déposé sur l'autel sa robe sacerdotale.

Je n'ai pas eu besoin, comme vous, de faire « machine en arrière » m'étant retranchée tout d'abord dans une complète impassibilité. Je m'abstenais, parce que je ne vous connaissais pas.

Certes, je n'ai du monde, de ses légèretés et de ses pièges, que des notions fort incomplètes ; mais je suis un peu sensitive, bien qu'à un moindre degré que mon frère et j'ai le pressentiment de certains dangers. Je n'ai donc vu tout d'abord en vous et n'ai surtout voulu voir que le futur néophyte. Ce n'est pas en prêtresse que je parlais mais en sœur inspiratrice qui désirait vivement vous voir ouvrir les yeux à la lumière.

Et toutefois — c'est ici que commence ma confession — j'éprouvais pour vous un sentiment de sympathie dont l'étrangeté m'étonnait, me scandalisait un peu et m'inquiétait, je l'avoue. Et c'est dans cet état d'esprit que timidement et toute rougissante, à coup sûr, j'interrogeai mon frère à votre sujet.

— « Petite sœur, me dit Hervé avec son bon sourire, mais en me regardant de cet œil clairvoyant qui vous transperce, ne te tourmente pas et n'aie pas de trop pudiques remords. J'ai vu clair dans l'âme de celui dont la pensée te préoccupe. C'est une droite et loyale nature, égarée, dévoyée, mais qui saura retrouver son chemin.

Puis après un silence — pendant lequel j'entendais battre mon cœur. — Je puis même, poursuivit-il, t'en dire davantage, car je vois que tu t'inquiètes et que tu souffres.

En lisant dans le passé que j'évoque — et en disant ces mots, Hervé avait

pris cette étrange physionomie d'extatique qui m'impressionne toujours, malgré l'expérience que j'ai de ces merveilleux mystères — Je vois que Robert et Veilléda sont deux Esprits sympathiques, deux « âmes sœurs », selon l'expression usitée. En ces âmes se manifeste la concordance de leurs instincts, de leurs penchants, la similitude de leurs aspirations et c'est parce qu'il en est ainsi, que vous avez éprouvé cette attirance, cette affinité qui vous a rapprochés l'un de l'autre. Vous pouvez donc vous abandonner à votre inclination réciproque. Elle peut être considérée comme le gage d'une union possible et qui sera bénie, si elle se réalise.

Comment vous dire, ami, toute la joie que m'a donnée cette assurance ? Qu'il me soit donc permis de vous parler à cœur ouvert et de vous engager à bannir les doutes et les inquiétudes qui vous ont momentanément éloigné de moi. J'en suis toute heureuse et vous saurez si bien le comprendre, que je m'abstiens de tout commentaire superflu.

Ce n'est pas sans raison, mon ami, que pendant votre traversée, vous avez eu parfois la sensation d'un fluide qui vous enveloppait.

J'ai projeté vers vous ma pensée avec une telle intensité de volonté, que j'ai ressenti, moi-même, par une sorte de choc en retour, les effets réconfortants de la communion de nos âmes. Il se fait parfois, vous le savez, à l'état de veille, mais surtout pendant notre sommeil, un dédoublement de notre organisme astral qui peut alors, à distance, faire rayonner les effluves de notre personnalité psychique.

C'est particulièrement pendant la tempête qui s'est déchaînée sur votre navire, que je me suis sentie frissonner sous l'étreinte d'une terrible épouvante. Je me rappelle encore les rêves affreux qui m'ont hantée pendant cette nuit et, à coup sûr, mon âme éperdue flottait autour de vous, alors que les vagues furieuses vous poursuivaient de leurs clameurs. Puis, j'ai senti le calme renaître en moi, quand la tempête s'est apaisée ; mais quelles angoisses, pendant cette nuit interminable !

Il est vraiment fort amusant, votre bonhomme d'oncle. C'est plus qu'un original, c'est un maniaque agité dont la vie n'a été qu'un long accès de fièvre. J'avoue ne pas comprendre une telle frénésie de mouvement, moi, la contemplative. Aux heures voulues, je sais agir aussi bien que les autres ; mais je considère comme une dilapidation de forces une activité qui s'éparpille ainsi dans les remous de la matière tournoyant sous nos pieds.

Il est bon de remarquer, toutefois, que l'esprit revendique ses droits à l'occasion et sait obtenir alors d'éclatantes revanches. Vous savez que c'est sur cette terre d'Amérique où règne en dominatrice l'impérieuse matière, que se sont montrés, pour la première fois, les phénomènes transcendants de forces psychiques dont les manifestations ont

dessillé les yeux des hommes qui pensent et ne s'obstinent pas à les fermer à la lumière. Par suite d'une réaction naturelle, ce semble, mais providentielle, à coup sûr, le Nouveau-Monde matérialiste est devenu le berceau du spiritualisme moderne qui, se rattachant aux doctrines ésotériques des anciens âges, nous ont révélé ce qu'avaient déjà pressenti nos ancêtres.

Il existe, dans la plupart des villes américaines, des sociétés spiritualistes, centres d'études et puissants foyers de propagande. Informez-vous ; tâchez de vous mettre en contact avec tel ou tel adepte sérieux de la doctrine qui puisse vous faire assister à certaines scènes dites « miraculeuses, » mais qui ne sont rien d'autre que la manifestation de la puissance des bons Esprits, nos amis et nos protecteurs. C'est dans leur communion que nous avons eu le bonheur d'entrer et c'est dans l'atmosphère bénie dont ils nous entourent que peuvent, désormais, s'échanger les rayonnements de nos deux âmes « enlacées » comme vous dites, par leur tendresse ... contenue.

(A suivre

VELLÉDA.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

(3^e Série).

PREMIER ENTRETIEN

Amis, le premier effet perçu par la vue interne est le rapport qui existe entre l'homme spirituel et le double astral de toute vie supérieure ou inférieure. De même que l'Incarné a pouvoir sur les règnes secondaires de la nature, de même son double interne domine la contre-partie spirituelle de tout ce qui vit, s'agit et respire sur le globe.

C'est par la force physique aidée de l'intelligence que l'homme exerce sa domination sur les êtres inférieurs ; c'est par sa volonté, aidée de la lumière astrale, que l'homme divin exerce son pouvoir sur la partie spirituelle des Etres.

De même aussi que l'homme méchant peut abuser de sa force pour opprimer ceux qui lui sont soumis, de même aussi l'homme spirituel peut développer ses facultés à contre-sens et les faire servir au triomphe du mal au lieu de les employer au service du bien.

Mais alors, se mettant en opposition avec les lois immuables qui guident l'évolution, il ne tarde pas à ressentir le choc en retour de ses forces mal dirigées ; choc qui produit en lui un recul moral dont les conséquences terribles peuvent l'amener à être rejeté de la présente évolution.

Il est alors obligé d'attendre, parmi les débris abandonnés dans l'Astral, l'époque lointaine où il lui sera possible de reprendre pied sur les degrés inférieurs d'une future humanité.

De tout temps, amis, il y a eu sur terre et il y a encore des Etres avancés dont les facultés hautement développées ont contribué et contribuent encore à la direction et à la marche en avant du progrès humain. Les connaissances que possèdent ces Etres d'élite, qui ne forment malheureusement qu'une trop faible minorité ; ces connaissances, disons nous, vont être mises à la portée de tous.

Les efforts réunis des Incarnés compétents et des Invisibles éclairés aideront à tracer la voie où va s'engager l'humanité terrienne prête à franchir le pas décisif qui doit la porter vers la *lumière* et vers l'*amour*.

DEUXIÈME ENTRETIEN

Amis, les facultés internes que vous possédez tous à l'état latent, et qui doivent se vivifier par le progrès de votre spiritualité, ne seront mises en valeur appréciable que lorsqu'elles auront acquis un certain degré de développement.

Les pouvoirs qui leur sont inhérents, les suivant dans leur marche ascendante, vous apparaîtront d'une façon toujours plus sensible et plus effective.

Il est à peine besoin de vous les indiquer, car l'intuition qui se développera simultanément vous les fera suffisamment apprécier et vous éclairera sur les moyens à employer pour en tirer tout le profit possible.

C'est ainsi que vous apprendrez à augmenter votre énergie vitale par de fortes aspirations qui, faisant entrer dans vos poumons, une grande quantité d'éléments atmosphériques, introduiront également dans votre être intérieur le fluide vital qu'ils renferment.

Vous apprendrez aussi à insuffler le surcroît d'énergie que vous saurez vous procurer, sur le double astral de tout organisme affaibli.

Pour donner à ces actes, si simples en apparence, la vertu désirée, il importe que l'aspiration intérieure de l'âme vers son groupement supérieur accompagne l'aspiration ou l'insufflation extérieure du corps et que la volonté, tendue sans défaillance vers le but à atteindre, permette aux bons effets de se produire sans obstacle.

L'action du corps, l'adhésion énergique et soutenue de la volonté et l'appel aux forces invisibles, voilà les trois conditions essentielles pour réaliser les œuvres auxquelles peuvent et doivent s'employer les facultés de l'Etre spirituel et les sens merveilleux dont il est doué.

TROISIÈME ENTRETIEN

Un autre effet de la vision interne, amis, est le pouvoir qu'il vous donne de pénétrer le mental de vos semblables pour découvrir et dissiper les ombres funestes qui s'opposent à l'action bienfaisante de la lumière spirituelle.

C'est par l'émanation fluidique qui se dégage de tout être incarné que vous

jugez du degré de son développement moral ; c'est par le reflet de ses fluides sur les vôtres que vous vous rendez compte de ses pensées et de ses sentiments. De même qu'en vous penchant sur les eaux tranquilles d'un lac endormi vous distinguez l'image des objets qui l'entourent, de même, en descendant en vous-mêmes, vous reconnaissez les empreintes produites par les fluides étrangers qui s'y reflètent.

L'expérience et surtout l'intuition vous apprendront à acquérir la concentration de pensée et la clairvoyance nécessaires pour reconnaître ces images confuses et faire entre elles un judicieux discernement.

Ce pouvoir merveilleux, en se développant, vous donnera sur vos frères une supériorité dont vous ne devez jamais abuser. Devenant tout à la fois le confesseur et l'ami de l'âme qui se dévoile à vos regards, vous tâcherez d'éloigner d'elle les mirages trompeurs qui la séduisent, de dissiper le trouble produit par les passions qui la dominent.

Comme une mère se penche sur le berceau de son jeune enfant pour lui donner l'aliment nécessaire à sa vie, de même vos cœurs, devenus forts et vaillants, s'inclineront vers les cœurs faibles et meurtris pour faire pénétrer en eux le double rayonnement de l'*Amour* qui console, de l'*Intelligence* qui éclaire.

QUATRIÈME ENTRETIEN

Amis, le dégagement complet de l'âme, dont nous vous avons déjà parlé, ne peut s'effectuer que lorsque les conditions qu'il exige sont rigoureusement remplies. Tout ce qui enchaîne à la terre : affections, désirs, besoins, doit être dominé, épuré transformé. Plus d'impatience dans l'attente, plus de sentiment exagéré dans la tendresse, plus de satisfaction trop vivement convoitée. Le calme, la sérénité, l'entière possession de soi-même, le sage emploi de toutes les facultés de l'âme, voilà ce qui peut la préparer à son futur dédoublement.

Une fois ces conditions réalisées, sans que rien lui indique le moment choisi, elle se trouve tout à coup transportée hors de son corps, surprise et émue de ce changement inattendu. Les forces spirituelles dont elle est douée lui permettent de se ressaisir, de changer de lieu, de pénétrer partout sans que rien puisse entraver son vol libre et conscient.

Il est inutile de vous dire que ce pouvoir nouveau ne doit pas être mis au service d'une curiosité malsaine, ni vous aider à obtenir des satisfactions personnelles inutiles.

Voler au secours d'une âme en détresse, s'employer à l'affranchissement d'un cœur succombant sous le poids de ses chaînes, étendre au loin le rayonnement de vos fluides épurés, tel est l'usage que vous devez en faire pour le bien et le profit de vos frères malheureux.

Libre de monter sur les plans élevés de l'Espace, vous viendrez, près de vos frères aînés, étudier les secrets de la vie universelle, les mystérieuses évolutions des Etres, les effets produits par les combinaisons nouvelles des corps et des éléments. En un mot, vous pénétrer de tout ce qui fait la force et la prospérité des humanités et des mondes supérieurs.

CHEZ Mlle DEMAREZ

Place Malesherbes ; un vaste local où tous les mercredis soirs se réunissent les nouveaux adeptes, amenant parfois avec eux de pauvres malades qui ne demandent qu'à croire — et à être guéris.

— C'est le siège de la branche française des *Christian Scientists* (Scientistes chrétiens, cette secte religieuse dont les enseignements — établis par une femme — ont acquis aujourd'hui plus de 500.000 adhérents.

Voilà deux ans à peine que le tronc américain a étendu ce rameau parmi nous, et ce sont deux femmes : Mlle Demarez et Mrs Brookins qui expliquent aux adeptes parisiens cette nouvelle révélation. Aussi nous sommes-nous rendue auprès d'elles pour connaître les théories de cet étrange enseignement désigné sous le nom de « guérison métaphysique » et en faveur duquel beaucoup d'esprits distingués, à l'étranger, se sont déjà prononcés.

Sachant ce qui nous amène, ces dames nous reçoivent avec la meilleure bonne grâce. Elles ont lu l'article qui a paru ici-même sur leur chef vénéré Mrs Mary Baker, Eddy, et elles sont toutes disposées à nous donner les éclaircissements que nous désirons avoir sur la nouvelle méthode de guérison ; d'autant plus, ajoutent-elles, que « notre enseignement est parfois bien mal compris et que des explications très fausses en ont paru, ça et là ! »

On croit à tort, nous dit Mlle Desmarez, que nous employons les moyens dont on se sert en magnétisme ou en hypnotisme ; cela est tout à fait inexact ; nous ne croyons à aucun échange de vitalité entre le guérisseur et le malade, et nous professons même que ces méthodes sont dangereuses et ne peuvent jamais amener qu'un soulagement momentané.

— Mais alors comment expliquez-vous la guérison ?

— La science chrétienne dit que le pouvoir qui guérit est le pouvoir rayonnant de l'esprit divin, c'est-à-dire la pureté, l'amour, la bonté infinies ; le guérisseur n'est qu'un intermédiaire ou, mieux encore, un simple agent qui, par la prière, la pureté de sa vie et de ses pensées, rétablit chez le malade l'action bienfaisante de l'Esprit.

— Alors c'est la guérison par la foi ?

— Pas du tout : l'incrédulité chez le malade n'est pas un obstacle, il suffit qu'il soit passif.

— Et c'est la volonté du médecin qui opère ?

— Non. Tout au contraire. Le médecin ne doit pas chercher à *vouloir* guérir. Il prie, simplement.

— Mais enfin comment expliquez-vous que l'action seule de la prière d'un homme puisse guérir un autre homme ? disons-nous. Si je souffre d'une rage de dents ou d'une dilatation d'estomac, si je ne songe pas à prier, quel est donc le principe qui agira dans mon organisme pour dissiper le trouble dont la douleur n'est que la manifestation ? Quel est l'agent occulte qui produira cette cure merveilleuse ?

— Lisez ce livre, répond Mlle Desmarez, en souriant de nos objections. Et elle nous montre le volumineux ouvrage de Mrs Eddy, l'évangile de la nouvelle croyance dont le titre. *Science and Health, with key to the scriptures* (science et santé avec une clef des écritures) est, à lui seul, toute une révélation. Ce livre merveilleux est, en effet considéré par les adeptes comme le *Livre* par excellence, car il est une interprétation nouvelle des écritures d'après le véritable esprit du Christ et d'après la méthode enseignée par lui pour soulager ceux qui souffrent. Aujourd'hui près de dix mille praticiens emploient cette méthode que Mrs Eddy, par une dispensation particulière est venue découvrir aux hommes.

— Mais vous-même, Mademoiselle vous guérissez aussi ?

Mlle Desmarez, dont la figure calme et souriante respire la conviction profonde et le dévouement absolu jette un regard autour de la grande salle comme pour y chercher ceux qu'elle soigne... Ah ! dit-elle, si vous veniez le mercredi soir vous verriez l'enthousiasme de nos adeptes... Oui ! Nous avons déjà fait ici quelques cures... d'ailleurs, ajoute-t-elle, en guérissant ceux qui souffrent, je rends seulement ce que j'ai reçu... j'ai été guérie par la méthode nouvelle d'une maladie des yeux déclarée incurable, par les oculistes les plus renommés.

— Ah ! Et comment avez-vous été guérie ? par un docteur « Scientist ».

— Non — par moi-même — simplement en lisant le livre de Mrs Eddy.

Et comme nous paraissions ne pas comprendre.

... Voyez-vous, continua-t-elle, il y a dans cette nouvelle doctrine un principe métaphysique qu'il est bien difficile d'expliquer en quelques mots. La science chrétienne proclame que la maladie et la mort ne sont que le résultat de la croyance erronée à l'existence de la matière ; elle enseigne que Dieu est le principe éternel de la santé physique aussi bien que de la perfection morale ou spirituelle ; le péché, comme la maladie, sont des erreurs de l'esprit — en détruisant cet erreur, en aidant par la prière le rayonnement de la force bienfaisante on détruit la souffrance. Le mal ni la douleur n'existent puisque Dieu qui est toute bonté, n'a pu vouloir l'infliger à ses créatures. C'est le résultat d'un déséquilibre spirituel que la « science

chrétienne apprend précisément à dissiper. Songez que depuis la révélation de la doctrine nouvelle, plus de 750.000 malheureux ont été ramenés à la santé, au bonheur, à l'espérance, et que parmi eux beaucoup avait déjà épuisé en vain tous les remèdes conseillés par la médecine ordinaire. Songez que 400 congrégations sont déjà organisées, que nous avons construit plusieurs églises et vous comprendrez que des idées capables d'entraîner après elles de si nombreuses convictions sont autres choses que de « vagues rêveries » ainsi que nos adversaires les désignent parfois.

— Et vous avez déjà quelques adresses en France ?

— Mais oui ! nous sommes plus d'une centaine — et tous nos adhérents sont amenés par la reconnaissance, ce qui, mieux que toute chose, témoigne de leur conversion...

Et nous quittons ces dames, heureuse des quelques moments passés auprès d'elles et admirant la conviction dévouée de ces femmes qui ont entrepris l'admirable tâche de rétablir l'équilibre physique et moral chez ceux qui souffrent...

THÉCLA (*De la Fronde*).

NÉCROLOGIE

Notre vénéré et estimé M. Victor Biazot, domicilié à Angleur, près Liège, Belgique, a eu cette douleur, la désincarnation de sa femme bien-aimée, décédée le 6 novembre 1900, à l'âge de 73 ans ; que l'âme de sa chère compagne soutienne le courage et l'énergie de notre vieil ami, M. Victor Biazot, ce spirite de la première heure, cet apôtre de la bonne nouvelle, toujours militant, qui aida à fonder le *Messenger de Liège* et ne cesse de le protéger.

Au nom de tous les spirites de la province de Liège et devant un très nombreux concours d'amis et de F. E. S. M. P. Engel, cet autre apôtre, a dit un au revoir de sympathie à la défunte dont il a fait l'éloge, comme dévouée à la cause et à tous ses devoirs d'épouse.

A Vaux-sous-Aubigny (Haute-Marne), un homme de bien, surnommé dans la contrée *le bon M. Vincent*, est décédé le 13 décembre 1900, à l'âge de 74 ans, sans maladie ni agonie, s'en allant tout doucement dans l'au delà, calme et confiant comme un sage qui simplement change de demeure, en spirite convaincu.

M. François Vincent était une belle intelligence ; il partit de son village avec une instruction modeste, vint à Paris où il apprit une profession et s'en alla dans la République argentine pour s'y faire une position ; travailleur et armé de persévérance il y fonda un grand établissement et fit sa

fortune à Buenos-Ayres, où il épousa la fille d'un Français, belle, intelligente et bonne comme lui, aimant la science et l'étude du spiritisme, comme F. Vincent.

Ils revinrent en France et reçurent chez eux, Flammarion (Camille) et la jeunesse savante qui suivait son cercle; puis ils s'installèrent au pays de naissance, à Vaux-sous-Aubigny où M. Vincent n'eut que des amis, de même dans son département et celui de la Côte-d'Or où il répandait la bonne nouvelle spirite. Chaque hiver ce couple si uni venait à Paris, pour suivre les cours de la Sorbonne et du Collège de France, se mettre au courant des découvertes scientifiques, assister aux séances spirites.

M. F. Vincent a plusieurs fois présidé la Société scientifique du spiritisme en ses réunions générales annuelles; tous les membres ont conservé bon souvenir de son urbanité, de son esprit si souple qui savait satisfaire toutes les aspirations.

A sa veuve attristée, nous adressons nos meilleures pensées.

M. Auguste Verrieux, ingénieur aux mines de la Grand-Combe (Gard), est décédé à Saint-Jean du Gard, le 2 novembre 1900, à l'âge de 65 ans; ce spirite militant fut aussi un poète, les revues spirites ont inséré des pièces de vers de cet homme convaincu, très aimé et très respecté dans sa contrée de travailleurs.

P. G. LEYMARIE

EXPLICATION DEMANDÉE

Progressive Thinker du 17 novembre 1900. « Je viens de lire dans le *Progressive Thinker* du 6 octobre, l'article intitulé : « Comment tout cela se fait ». Il s'agit d'un prestidigitateur californien qui, sans doute, imite certains phénomènes spirituels, et qui suppose que ce que nous appelons le pouvoir des esprits n'est que de la dextérité de la part du médium; mais je puis rapporter certains faits qui lui serait difficile de reproduire, et je vais raconter aussi brièvement que possible un de ces cas d'écriture spirite.

Ma mère est morte en juillet 1893. Sa maladie fut longue et les derniers mois de sa vie terrestre exigèrent des soins constants. A la fin d'avril mon père fut saisi d'une fluxion de poitrine, et une certaine Mme Witherell vint me prêter son aide.

Un matin je reçus une lettre d'un monsieur de Boston. Cette lettre en renfermait une autre pour un Esprit de ses amis. Mon correspondant aurait voulu qu'il y fut répondu le jour même, devant partir pour Washington dans l'après-midi du lendemain, et parcequ'il était très important qu'il eut cette réponse de l'Esprit avant son départ. Je fus contrariée qu'il me fût demandé semblable service au moment où j'étais épuisée par les soins

à donner à mes malades, aussi retournai-je la lettre à mon correspondant en lui disant que je ne pouvais consacrer ni mon temps ni ma force à aucune œuvre spirituelle pendant que mon père et ma mère étaient tous deux malades.

Cette journée et la soirée furent très fatigantes pour nous, mais comme entre minuit et une heure nos malades commençaient à reposer, Mme Witherevell et moi nous allâmes en faire autant dans la chambre voisine. Peu après nous entendîmes une feuille de papier s'agiter sur une table placée à quatre pieds de nous ; cette feuille s'éleva en l'air et fut déposée, lentement, sur notre lit. Nous entendions le froissement du papier et le grattement du crayon placé dessus, il nous était donc facile de nous rendre compte de leur situation. Le papier fut placé plusieurs fois sur nos fronts, puis sur une chaise près du lit et nous entendîmes l'écriture se faire. Quand les esprits eurent fini leur travail, ils l'indiquèrent par des coups, et Mme Witherevell, anxieuse de savoir ce qui avait été écrit, alluma une lampe, et nous trouvâmes, à notre grande surprise, un long message en neuf couleurs, répondant à la lettre dont je n'avais pas voulu m'occuper, et me disant de l'envoyer sans retard. Il n'y avait dans la maison que des crayons et de l'encre noire, et personne autre que les malades, Mme W. et moi. Nous étions très fatiguées, mais nous n'avions pas encore dormi quand cette étonnante manifestation eut lieu. Si elle ne provient pas du pouvoir des Esprits, d'où provient-elle ?

ANNIE LORD CHAMBERLAIN,

15, Franklin St., Milford, Mass. Trad. par G. B.

TRIPLE PERSONNALITÉ

OU FOLLE !

Au mois d'avril 1898, étant à Chicago, je fus rappelée chez moi par la maladie d'un petit fils. Comme je quittais l'enfant pour me rendre à la gare je reçus une dépêche me disant que le bébé venait de mourir. J'étais alors et je suis maintenant dans une condition parfaitement normale, membre de l'Eglise Méthodiste, et point familiarisée avec la littérature spirite ; bien qu'ayant eu, il y a vingt-cinq ans, quelques expériences médianimiques d'un caractère particulier. Mais trouvant le sujet trop compliqué pour mon intelligence, je décidai que mon éducation spirituelle suivrait une ligne purement chrétienne, et il ne sera pas inutile de dire ici que tous mes efforts ont toujours tendu à développer en moi la charité et la spiritualité.

J'arrivai à Monon, Ind., le samedi dans l'après-midi, et dès que j'entrai chez moi j'eus conscience de présences invisibles qui communiquaient télépathiquement avec moi. Le bébé fut enterré le lundi, et je restai seule. Je remplissais machinalement mes devoirs domestiques et probablement

j'étais sous l'influence hypnotique de quelque chose d'inconnu, car je reçus messages sur messages et de longues communications du monde des Esprits.

Il devait y avoir des réunions méthodistes dans notre ville les 28, 29 et 30 mai, et mon esprit était préparé par quelque intelligence invisible à un événement qui devait se produire à ce moment. Je recevais constamment des instructions sur la vie terrestre, sur Dieu, sur le christianisme, sur la morale, sur la tempérance, etc. Je faisais un petit jardin qui était utilisé pour des leçons de choses où j'apprenais maintes nouvelles vérités. Un jour, j'étais dans ce jardin, quand ce message me traversa l'esprit : « On ne vous chargera d'aucun fardeau que vous ne puissiez porter, vous aurez un secours efficace. »

Le 30 mai, « Decoration Day » ce fut bien autre chose. J'étais très affairée à mon travail matinal, et je balayais, quand je fus soudain irrésistiblement obligée à écrire une communication à ma belle-sœur, qui habite la même ville que moi, de la part de sa sœur décédée, Martha Brown Hornbeck, qui était la première femme de mon mari. J'écrivis cette communication, et sous l'influence de cet Esprit, je la portai chez ma belle sœur, et la remis à grand'maman Brown, qui était aux champs. Elle me pria d'entrer, mais je répondis : « Je n'ai pas le temps, il faut que je retourne chez moi préparer le dîner. » En lui tendant la lettre la pensée suivante traversa mon cerveau : « Oh, mère, vous ne serez jamais plus près de votre fille Mat qu'en ce moment » et je sentis comme l'Esprit était affligé de n'être pas reconnu. Nous rentrâmes.

Aussitôt rentrée je fus poussée à m'agenouiller près de mon lit et à prier, ce que je fis. Je priai tout haut, demandant à Dieu d'être miséricordieux pour nous tous. La prière était portée dans mon esprit à un degré incroyable, il me semblait qu'une crise allait se produire. Bientôt j'entendis un bruissement et un mouvement rapide, il me sembla qu'un esprit s'agenouillait à mon côté et ce message me traversa l'esprit avec vivacité, et le caractère de l'évidence : « Je vous donne un nouveau nom : Frances Willard. » Aussitôt tout redevint calme. Je me relevai, j'étais un nouvel être. Mon mari rentrait, j'essayai de préparer son dîner. Je lui demandai s'il n'était pas là plus tôt que de coutume, il répondit affirmativement et ajouta : « Frank Horner vient d'arriver au magasin et m'a dit qu'en passant devant notre maison il a entendu des bruits singuliers, comme des gémissements et que je ferais bien de rentrer voir s'il n'y avait pas quelqu'un de malade. »

Je répondis : « Je suppose qu'il m'a entendu prier. Je ne suis pas malade, mais je me sens toute drôle. »

Nous résolûmes de laisser le dîner, et M. Hornbeck me dit qu'il valait mieux me coucher et qu'il enverrait chercher le médecin. Je me couchai

et à partir de ce moment je devins alternativement trois personnes, représentant trois sphères : Francès, la divine ; Martha, la spirituelle, et moi, Elsie, la matérielle.

Quand Miss Willard me dirigeait elle demandait fréquemment qu'on aille chercher ses amies, particulièrement Miss Anna Gordon, et elle était si sûre qu'Anna viendrait, qu'elle insistait pour que les personnes qui entouraient mon lit lui télégraphiassent, et pour me tranquilliser, elles me promettaient faussement de le faire. Elle demandait aussi à voir les membres du club local W. T. U. Quelques-uns vinrent et une dame dit qu'elle n'avait jamais entendu si bien parler de sa vie. Une autre fut effrayée et ne voulut pas rester dans la chambre. Le docteur me déclara folle, et on envoya chercher mon fils à Chicago. Il vint essaya d'arrêter les manifestations, en me disant que si je ne cessais pas de causer d'une façon si ridicule on m'enverrait dans une maison de santé ; mais les manifestations ne cessèrent pas. Tous les frères et sœurs de Martha vinrent me voir, m'apportant de belles fleurs et recevant des messages de l'Esprit qui me guidait. Grand'maman Brown vint et je me rappelle qu'elle fit cette remarque :

« Il y a certainement quelque étrange pouvoir en œuvre, mais je n'y comprends rien. »

« Oh, pensai-je, pourquoi ne peuvent-ils comprendre que c'est miss Willard qui leur parle et non Elsie ? » ou bien : « Pourquoi ne reconnaissent-ils pas leur sœur Martha qui leur parle ? »

Un jour que grand-mère Brown m'avait apporté un copieux dîner auquel je ne pus toucher, Martha dit à sa mère :

« Mère, embrasse-moi. »

Grand'maman donna le baiser, mais sans comprendre qu'elle le donnait à sa fille, qui, pensait-elle, était morte. Je sentis que l'Esprit était heureux en recevant ce pauvre baiser, mais je pensai comme il le serait bien davantage si grand'mère pouvait comprendre sa présence.

Si jamais un Esprit a lutté pour se faire reconnaître sur terre, c'est bien miss Willard, et elle continue à le faire. Bien des fois elle a dit : « Je suis venue chez moi, et les miens ne m'ont pas reçue. » Elle m'a influencée à écrire des lettres à Miss Gordon, à Lady Somerset, à Mme Carse et à d'autres. J'ai des raisons pour penser que beaucoup n'ont pas été envoyées. J'en ai mises à la poste moi-même. Je n'ai pas reçu de réponses.

Un soir deux médecins et un juge de paix vinrent me voir. Pendant toute leur visite je fus Miss Willard et je donnai des messages qu'elle voulait envoyer. Le Dr Clayton demanda à un des messieurs qui étaient dans la chambre voisine de ma chambre à coucher s'il voulait m'adresser des questions. Je l'entendis répondre : « Non, inutile, cette dame a exposé son cas elle-même parfaitement. » J'appris ensuite que c'était mon jugement et

que tous les trois m'avaient déclarée folle. Toutefois je ne fus pas envoyée immédiatement à l'hospice, mais comme je continuais à chérir l'hallucination, que l'Esprit de Francès Willard communiquait avec moi, je dus supporter l'humiliation de voir venir chez moi le shériff, et accompagnée par une amie et par mon mari, je fus envoyée à l'hospice des Etats du Nord pour les aliénés, à Logansport, Ind.

Je dis avec franchise aux médecins de cet hôpital de quel genre étaient mes hallucinations ; ils donnèrent à mon cas une étroite attention, et après trois semaines je fus renvoyée avec un rapport écrit par le médecin en chef, le Dr Rogers, disant :

« Je suis heureux de dire qu'après examen du Dr Milligan, concordant avec le mien, nous arrivons à la conclusion qu'à part un certain degré de sensibilité nerveuse, qui se manifesta surtout au début, il n'y a rien dans votre état qui indique aucun trouble mental. »

Je revins chez moi sans être guérie de mes hallucination (?) par le fait d'une incarcération dans un asile d'aliénés. Je n'y trouvai qu'une leçon instructive et mon éducation continue.

Deux ans sont passés. Miss Willard est devenue une sœur pour moi, et elle me presse de donner des messages au public. Naturellement je tremble de le faire, à cause de mon incapacité et je voudrais que Miss Willard trouve un médium plus capable. Elle me dit qu'elle en influence d'autres, mais qu'elle ne peut prendre une possession aussi complète qu'avec moi, et donner son nom, sa personnalité comme travaillant aux mouvements actuels de réforme.

Elle ajoute qu'elle a trouvé dans Miss Eva Shontz un excellent médium pour l'œuvre de tempérance, et qu'elle l'influence fortement quand elle parle en public ; mais que comme Miss Shontz n'a jamais appris le pouvoir de l'Esprit sur les mortels, sauf celui de l'Esprit de Dieu, elle appelle ce qui lui arrive inspiration, révélation de l'Esprit de Dieu, ce qui d'ailleurs est vrai ; « mais elle ne comprend pas que moi, Francès E. Willard, qui fus sur terre semblablement inspirée et qui le suis encore par des Esprits avancés, je puisse, par elle, donner expression à mes pensées. Elle sent bien mon influence d'une façon vague, c'est vrai, et elle fait un excellent ouvrage, et c'est une brave petite fille que j'aime beaucoup. »

Je termine cette brève esquisse de mes récentes expériences au sujet du retour de Francès Willard sur terre en disant « qu'on n'en a pas dit la moitié. »

Regrettant mon inaptitude à révéler aux mortels tout ce que j'ai reçu, je reste.

Sincèrement votre ELSIE HORNBECK, Monon, Ind.

Trad. par G. BÉRA. *Progressive Thinker*.

A CEUX QUI SOUFFRÈNT (1).

Tel est le titre d'un joli petit volume de 114 pages, imprimé sur beau papier teinté, que Mlle Aimée Blech voue à ses frères et à ses sœurs en humanité ; ayant été grandement éprouvée, elle veut alléger les peines de qui souffre puisque la douleur est le lot terrien qui rénove et rend fort.

L'auteur offre ses consolations à ceux qui n'ont pas de religion et à ceux qui n'en ont plus, surtout à l'être sans pain et sans abri, courbé par le vent de misère ; aussi, à ceux qui ont perdu une mère, une femme, des enfants et que tourmente le problème de la mort ; à celui qu'une maladie chronique cloue au lit ; à ceux qui furent trompés dans leurs affections, ou furent calomniés ; à l'artiste ou l'homme politique qui entrevoyaient un brillant avenir et sont restés dans l'ombre et les devoirs mesquins ; à la jeune fille sans parents et sans affection ; à l'être vicieux et tombé, qui rachète son triste passé et se relève à force d'idéal ou d'héroïsme, et se voit méprisé quand même ; à la pauvre femme qui sans parents et vieille fille a soif d'affections et reste tristement isolée ; à celles qui eurent une foi religieuse et l'ont perdue, qui cherchent la vérité, frappent en vain à toutes les portes et qui ont ce lot : Doutes et ténèbres ; à celui qui cherche le véritable esprit de justice et, en vain, a voulu creuser le problème du paupérisme.

Naturellement, Mlle A. Blech oublie bien des croix que d'autres êtres portent ; elle ne fait pas la psychologie de la souffrance, mais énonce théosophiquement quelle en est la cause, l'utilité et le but, en se servant maintes fois de ce qui l'a éclairée, la lumière que la théosophie projette sur cette question.

Tel est le programme que s'est fixé l'auteur et l'a-t-il nettement développé ? Ses solutions sont elles sages et pratiques ? Elles sont rationnelles, morales et sociales.

Il faut lire les très belles pages sur la théosophie et la religion, sur l'évolution, la réincarnation. La potentialité divine, l'utilité de la souffrance, le problème du mal, l'égalité, la fraternité, le sacrifice divin, le Karma, la mémoire des vies passées, le danger du souvenir, le rôle des pensées, et la mort ; on ne peut recueillir là, que les pensées d'une belle âme bien propres à relever les cœurs, à leur donner de souveraines espérances et surtout la confiance en un avenir consolant, qui peut reconforter les faibles et leur donner les plus généreuses impulsions.

D'autres feuilles sont consacrées aux sept principes de l'homme, au soi divin, au monde astral, aux aides invisibles, aux liens de tendresse renoués au ciel, au Christ, aux deux sentiers, à la religion universelle, au sentier de

(1) Une forte brochure, 1 franc.

la douleur, la paix aux affligés, toutes traitées *ex professo*, par une sœur, douce philosophe qui nous veut convaincre que l'évolution amènera tous les humains à la libération finale, à la félicité.

Mlle Aimée Blech a bien raison d'employer les ressources de son noble esprit et de sa fortune à semer le bon grain dans un terrain lentement assolé, qui demande à donner de fructueuses récoltes, L'humanité a besoin de semeurs.

P. G. LEYMARIE.

BIBLIOGRAPHIE

Des Indes à la planète Mars, étude sur un cas de somnambulisme avec glosso-lalie, par TH. FLOURNOY, professeur de psychologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève, 1 vol. in-8° (3^e édition) avec gravures dans le texte, 8 fr.

Un roman d'aventures, d'aventures extraordinaires qui seraient vraies, ne saurait être plus passionnant que ce livre. Et le vif plaisir qu'on prend à cette lecture a deux causes : d'abord le sujet le plus captivant qui se puisse trouver ; puis, l'auteur qui est un savant de premier ordre, doublé d'un remarquable écrivain.

Dans des séances tenues chez plusieurs personnes et chez M. Flournoy lui-même, une jeune femme, Mlle Hélène Smith, douée des facultés dites de *médiurnité*, produit toute une série de phénomènes de *somnambulisme*, de *télépathie*, de *glosso-lalie*, etc., etc. L'intensité de l'élévation de ces phénomènes ont excité la curiosité du savant.

C'est le résultat et l'analyse de ces expériences que M. Flournoy, avec une clarté, une pénétration, une probité scientifique véritablement admirables, a consignés dans le volume dont nous parlons ici.

Les expériences relatées dans ce beau livre offrent le plus grand intérêt. La qualité du médium y est pour beaucoup. Mlle Smith, intelligente, distinguée, étant par surcroît d'une loyauté au-dessus de tout soupçon, les phénomènes dont sa personne psychique et physique est le véhicule deviennent un objet d'études sûres et fécondes. M. Flournoy les a conduites avec une perspicacité et une méthode rares. Il a élucidé, en grande partie, les causes de ces phénomènes, par le jeu des forces psychiques, de la mémoire et de l'imagination subliminales, de la personnalité subconsciente, il a tout expliqué. (C'est-à-dire qu'il n'a rien expliqué. P. G. LEYMARIE.)

Nous ne pouvons que recommander la lecture de ce livre aux gens cultivés, pondérés ; ils y trouveront matière à réflexions et, par moment, à amusement.

Dictionnaire encyclopédique universel illustré, publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIX^e siècle, illustré de 20.000 gravures sur cuivre.

Les sept premiers volumes du *Dictionnaire encyclopédique universel* sont en vente. Ils renferment les lettres de A à R. Il formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet reçu *franco* à l'apparition de chaque série en adressant de suite 5 francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre à l'éditeur E. Flammarion, 26, rue Racine.

D'autres modes de souscription sont indiqués dans la première série, qui est adressée *franco* contre l'envoi de 50 centimes en timbres-poste.

Prix : chaque volume broché, 12 francs *franco*. Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine.

REVUE DES REVUES

Le spiritualisme moderne (Paris). — Apprenons à nous aimer, par NEPLUYEFF. — A travers le Congrès spiritueliste (suite et fin), par M. de K. — Voix de l'Au-delà : Patrie ! Humanité. — Vie de Jésus (suite).

La vie d'Outre-tombe (Charleroi). — Comment nous nous réveillons après la mort. — Un Esprit dans la période du trouble. — Un Esprit repentant d'avoir trop parlé. — Séance de spiritisme à Jumet Gohyssart. — Le spiritisme en Hollande.

Le progrès spirite (Paris). — Les Bons et les mauvais anges, par LAURENT DE FAGET. — Spiritisme et spirites (groupe bisontin). — Le Congrès de Paris, tiré de la *Revue Luz y Union*, de Barcelone. — La Conversion de Lamennais, par un ami de l'illustre auteur. — Les Esprits de l'air. — Prière pour les défunts.

L'Humanité intégrale (Paris). — Spiritisme et méthode, par CAMILLE CHAIGNEAU. — Les problèmes de notre ère nouvelle, par S. DISMIER.

Revue Théosophique française, Le lotus bleu (Paris). — Les émotions et leur place dans l'évolution, par ANNIE BESANT. — Clairvoyance (suite), par C. W. LEADBEATER. — Le problème de l'hérédité d'après la Théosophie, par le Dr TH. PASCAL. — Le sentier de la vertu, par DHAMMAPADA. — Les Aïssaouas, par CH. DE LESPINOIS. — Echos Théosophiques, *Revue des Revues*, par D. A. COURMES. — Doctrine secrète, par H. BLAVATSKY.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Etudes sur la médiumnité par G. DELANNE. — Chronique psychique, par J. GAILLARD. — Mémoire sur les apparitions survenant peu de temps après la mort, par le Dr DUSART. — Quelques faits de prémonition somnambulique, par le Dr MOUTIN. — Les Etudes psychiques, par F. d'OYRIÈRES. — Comment je suis devenu spirite, par le général FIX. — Les Faits, société spirite N. Tournier, par TEGRAD. — Léon Denis à Lyon, par H. SAUSSE. — Magnétisme et Psycho-Thérapie. — Faillites des religions, par PAUL GRENDL.

Echo du merveilleux (Paris). — L'homme coupé en morceaux et les somnambules, par GASTON MÉRY. — Reportage dans un fauteuil. (La Chine gouvernée par les revenants), par GEORGES MALET. — Lettres sur Campitello, par S. T. L. — La Dame blanche et les Hohenzollern, par EMILE MARIOTTE. — Comment on dit la bonne aventure, par MAURICE LETELLIER. — Le panier écrivain, par MARIA D. — Glossaire de l'occultisme et de la Magie, par JEAN DARLÈS. — Les convulsionnaires de Saint-Médard. — A travers les Revues.

Vessillo. — Prédications, ERNEST VOLPI. — Indovinelli, V. CAVALLI. — La physique de la magie (suite), de la *Revue Spirite*. — La Santa, MARIA FIORINI QUÉRINI. — Hypothèses sur la matérialisation corroborées par le fait expérimental, Prof. V. TUMMOLO. — A Ser Cappelletto, ENRICO CORNERAS. — Livres reçus : Les instructions du pasteur B. — Publications et journaux arrivés au *Vessillo* en 1900. — Variétés. — Destruction et reconstitution du temple de Louqsor.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE